



LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

PREMIÈRE JOURNÉE

LE TEMPS D'AIMER



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1885



LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

—

PREMIÈRE JOURNÉE

LES CONTEURS

DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

Théodore de Banville

François Coppée

Guy de Maupassant

Léon Cladel

Catulle Mendès

Alphonse Daudet

René Maizeroy

Ernest d'Hervilly

Paul Arène

Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite de gravures.

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

PREMIÈRE JOURNÉE

LE TEMPS D'AIMER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1884





I

ous savons bien qu'il se trouvera des gens pour ne pas nous croire. « Le moyen de penser, s'écrieront les incrédules, qu'en ce siècle sérieux et pratique, non moins revenu des jolies chimères que des hautes illusions, des poètes illustres et de nobles jeunes femmes se soient avisés de renouveler les amusements galants du Décaméron florentin! Un Décaméron, de nos jours? En vérité, vous nous la baillez belle. Conter

des histoires est presque aussi suranné que de chanter des rondes au dessert. Pourquoi n'insinuez-vous pas, — allant jusqu'au bout du ridicule, — que les Rois et les Reines de vos journées bavardes portaient des diadèmes de roses, et, dans les intervalles des récits, jouaient du luth ou du théorbe? » *Ils ne jouaient ni du théorbe ni du luth, mais la musique n'est pas indispensable, et l'on peut dire de belles histoires, touchantes ou frivoles, sans être couronnés de fleurs. Ce qui est certain, c'est que Cent Nouvelles, en dix jours, ont été contées par les plus aimés écrivains de ce temps devant le plus glorieux et le plus charmant des auditoires! Cela est invraisemblable, mais cela est vrai; nous étions là, indignes, prenant des notes tandis que l'on discourait : d'où ce Décaméron écrit après le Décaméron parlé. Pour que vous ne doutiez point de notre bonne foi, nous vous dirons par le menu tous les détails de cette extraordinaire aventure; la précision des faits sera un garant de notre sincérité. Sur un seul point nous montrerons quelque réserve. Nommant tous les conteurs, nous ne nommerons pas, de leurs vrais noms du moins, les belles écouteuses. Certes, notre récit n'aura rien dont se puisse alarmer la susceptibilité la plus délicate; mais c'est une chose si précieuse que la pudeur des femmes, si tendre, si ressemblante à toutes les exquises fragi-*

lités, si désireuse de mystère, qu'il ne convient pas de leur adresser même des louanges, directement. C'est pourquoi nous ne désignerons que par des appellations menteuses les belles et nobles personnes pour qui furent contés les Cent Contes ; ce ne sera point de notre faute si vous reconnaissez, sous les jolis masques, les visages, plus jolis.

II

Personne n'est de plus grande race que la marquise Thérèse de Lionne, cette vieille femme adorable comme les jeunes, en qui se sont personnifiées les élégances et les grandeurs de ce siècle expirant. Elle fait croire à toutes les légendes, à toutes les mythologies et à l'éternité de la grâce. Son âge, on ne le sait pas au juste, et l'on ne s'inquiète pas de le savoir, parce que ce doute est un charme de plus et qu'on voudrait la croire immortelle. Elle répand autour de soi je ne sais quelle idéalité qui transfigure les choses les plus vulgaires. Et cette aïeule n'a rien d'austère ni de hautain. C'est une grand'mère si rieuse et si câline que ses jeunes amis l'appellent quel-

quefois : mon enfant. Elle se résigne à ce manque de respect. Une santé parfaite, une douce égalité d'humeur la disposent à toutes les indulgences. On ose beaucoup autour d'elle, car elle gronde si doucement que ses gronderies la font aimer davantage. On devine dans sa nature bienveillante et fière le résultat de longues années d'affection. Elle dit elle-même qu'elle est une vieille bonne femme choyée par les événements et par les hommes; aucune mésaventure, aucune trahison n'a déconcerté son bon naturel; et elle rend à son entourage, avec la libéralité d'un prodigue, toute une richesse de cœur acquise à travers les temps.

Mais vous ne croiriez pas à tant de perfection, s'il n'y avait quelque ombre au tableau. Il y a une ombre, en effet, énorme, et faite pour terrifier les gens. Comment excuser cela, et qui voudra le croire? La marquise, si grande dame dans ses moindres propos, la marquise jure comme un charretier et comme un mousquetaire. Oui, elle, si mignonne et si mignarde avec ses petits yeux d'enfant qui joue et ses doux cheveux blancs, un peu fous, qui s'ébouriffent, elle s'écrie tout à coup : « Morbleu! » ou « Corbleu! » ou même « Sacrebleu! » C'est une chose absolument extraordinaire. Mais elle s'étonne qu'on s'en étonne. « Bon! dit-elle, une ancienne habitude, à laquelle je tiens, d'abord parce qu'elle est ancienne, et puis, ajoute-t-elle

en se moquant un peu, parce qu'elle m'a sauvée un jour du plus grand péril qu'une femme puisse courir. » Et voici l'histoire que la marquise Thérèse nous a contée :

« Même vieille, je ne suis pas très grave ; mais, petite fille, — ah ! que c'est loin, que c'est loin ! — j'étais bien la plus enragée diablesse qui se soit jamais essoufflée à courir après les papillons, ou qui ait laissé des morceaux de jupes et des rubans de coiffe aux épines des aubépins ; ce qui ne m'empêchait pas, — dame ! écoutez donc, à quatorze ans ! — de me sentir un peu troublée déjà quand je regardais le beau hussard brodé, passementé, chamarré, avec son grand long sabre traînant, qui ornait la première page des romances d'alors. Ces romances-là, qui pleuraient d'amour, valaient bien les chansons d'à présent, qui en rient. Naturellement, mes amies étaient à peine moins folles que moi ; de sorte que vous chercheriez longtemps avant de trouver une volière mieux remplie de caquets et de rires turbulents et d'envolements chanteurs, que le couvent des Dames de la Révérence où je pris la résolution de ne jamais être nonne. Nous étions de terribles gamines, allez ! Les jeunes filles d'aujourd'hui ressemblent à de jeunes femmes. Fi, les vilaines !

Nous en avons fait voir de grises à une bonne vieille sœur, grise aussi, qui pendant quatre ans a prisé au lieu de tabac du charbon pilé dont nous avions soin tous les matins de garnir sa tabatière. Elle s'était habituée au charbon; après notre départ, elle a dû dire : « Oh! le mauvais tabac! » Pauvre vieille fille, elle avait un grand nez tout rouge.

C'était le soir surtout que nous étions extravagantes. L'heure de se coucher donne envie de courir. Nous avions trouvé le moyen de quitter le dortoir sans éveiller la surveillante; nous nous esquivions dans le grand jardin obscur, emportant des tablettes de chocolat, des cafetières, des réchauds, et nous grimpions dans les branches, et, quand nous étions tout en haut des arbres, nous faisions du chocolat, que nous buvions dans la nuit, triomphalement! Je n'essaierai même pas de vous expliquer quelle était alors notre joie. Mais ce ne fut point là notre plus grande folie.

Dans cette ville où il y avait un couvent, il y avait une caserne aussi. On ne devait pas l'avoir fait exprès. Comme les murs de notre jardin étaient d'une hauteur considérable, nous n'avons jamais aperçu un uniforme; mais ce qui empêche de voir n'empêche pas d'entendre. Les officiers et les soldats, — que voulez-vous, les jeunes filles attirent les jeunes hommes, — venaient rôder, le soir, en causant, de l'autre côté de

notre mur, et nous, ma foi, nous écoutions. Nous en entendîmes de belles! Comme on faisait la guerre en ce temps-là, ces gens qui s'étaient battus ou qui allaient se battre avaient des paroles farouches et même un peu brutales. C'était effrayant, mais amusant. Oh! des jurons formidables! Nous en retenions quelques-uns. Un jour, Éveline de Sabran me dit, en se promenant dans une allée : « Nom d'un diable! il fait beau ce soir. » Ce fut un trait de lumière! Dès lors, tout le couvent, entraîné par l'exemple, se mit à sacrer comme un camp de grognards; et l'on ne se contenta point des blasphèmes soldatesques surpris à travers la muraille : on se souvint des jurons paysans entendus autrefois; on chercha dans les livres les exclamations de marquis, de gascon ou de soubrette; nous en vînmes à posséder une érudition spéciale, très remarquable. Vous pensez bien que ce n'était pas dans les classes, près des oreilles sévères des nonnes, que nous mettions à profit notre nouvelle science. Le jour, nous ne jurions que devant la mère abbesse, qui était sourde. Mais, dès que l'ombre était venue, — ah! l'on ne songeait plus à faire du chocolat, — nous nous réunissions sur une pelouse entre de sombres chênes, et alors, c'était très bien, je vous assure. « Nom d'un petit bonhomme! » criait Jane de Seaux. « Sarpejeu! » disait Hortense de Cœuvres. Et je criais : « Mordieu!

Cordieu! Sang-Dieu! » *Et les autres :* « *Jarnidieu! Mille démons! Par l'enfer! Cadédis! Corps du Christ! Ventre Saint-Gris! Tonnerre du Ciel! Palsambleu! Cornes du diable!* » *Et vous pouvez croire que, un poing sur la hanche, faisant de grands pas, et frisant d'imaginaires moustaches, — avec nos petites voix devenues de grosses voix — nous étions plus redoutables qu'un régiment de dragons.* »

La marquise, en nous racontant cela, pouffait de rire, et, pour imiter le tohu-bohu puéril des candides blasphèmes, elle jurait, la douce vieille, avec délices.

Nous lui dîmes, riant aussi :

— Ce devait être une scène plaisante, en effet; mais on ne voit pas venir le danger dont vous avez été sauvée.

— Ah! tudieu! dit-elle, comme vous manquez de patience!

En riant un peu moins, elle continua son histoire.

« *Après le couvent, le mariage. Après la supérieure, un supérieur. Le mien mourut tôt. L'ai-je pleuré? Ce n'était pas un méchant homme. Restée seule toute jeune, je n'étais pas assez femme pour*

prendre un amant, et je l'étais trop pour ne pas prendre un mari. M. de Lionne me fut présenté. Un beau militaire. Je pensai tout de suite au hussard de la romance. Il ne la chantait pas mal. Et pourquoi, sarpejeu! ne l'aurais-je pas épousé? Trente-cinq ans, mais beaucoup moins vieux, d'une bravoure éprouvée, d'une loyauté qu'un seul imbécile, je ne sais quand, avait contestée : M. de Lionne avait tué l'imbécile. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? il me plaisait beaucoup. Une chose m'empêcha de lui dire oui tout de suite. On faisait des romans déjà; j'en avais lu, beaucoup trop, et cela m'avait mis en tête une foule d'idées saugrenues. De l'homme à qui je me livrerais pour toujours, ou pour quelque temps, — j'avais la triste expérience des veuves! — je voulais connaître les pensées intimes, le passé surtout. Un beau soir donc, entre deux tasses de thé, je dis bravement à M. de Lionne :

— Eh bien, oui, je vous aime. Mais, là, répondez-moi franchement, en me regardant dans les yeux, — ce n'est point désagréable, n'est-ce pas? — n'avez-vous rien, oh! mais rien à vous reprocher, sinon à l'égard des hommes, du moins à l'égard des femmes?

Il me répondit avec une gravité ingénue qui me donna envie de lui sauter au cou :

— Rien.

Mais il rougit brusquement.

— J'avais oublié une vieille aventure. Je vous avoue que j'ai commis ou plutôt que j'ai failli commettre une mauvaise, une très mauvaise action.

Tout rouge d'abord, il était devenu pâle; j'eus presque regret de l'avoir interrogé; mais il était trop tard pour cesser d'être curieuse.

— Dites-moi tout.

— J'obéis. Il y a douze ans, j'étais en garnison à T... C'était le temps des grandes guerres. Nous étions hardis, trop hardis. Notre jeunesse avait une gaieté farouche, presque féroce. Un soir que nous étions ivres — car on s'enivrait, pardonnez-moi! — un sous-lieutenant, plus ivre que les autres, proposa d'escalader les murailles d'un couvent voisin, et d'aller surprendre dans leur somme les pensionnaires et les nonnes. Ah! c'était stupide et infâme. Le vin est un mauvais conseiller : pas un des hommes qui étaient là, de braves et de hautains cœurs cependant, ne souffleta celui qui avait fait l'abjecte proposition. Nous sortîmes du cabaret en tumulte. On trouva des échelles, je ne sais où, la muraille fut franchie, et nous courûmes à travers un grand jardin comme des goujats dans une ville prise.

— Oh! m'écriai-je.

— Vous me méprisez, n'est-ce pas? Vous ne serez iamais ma femme?

— Je n'ai pas encore dit cela. Votre abominable projet, j'espère bien que vous ne l'avez pas accompli?

— Le hasard m'a sauvé d'être un monstre. Comme nous approchions du bâtiment claustral, nous entendîmes des voix, des voix très rudes, qui juraient, qui sacraient, qui blasphémaient affreusement. Sans nul doute des jardiniers soûls, ou des campagnards qui étaient venus apporter des redevances de fermes, ou n'importe quelles gens, étaient là en grand nombre. Oui, des campagnards, car on voyait à travers les branches des vêtements pareils à des jupes; ce devaient être de longues blouses. Nous prîmes peur, le remords nous vint, et nous courûmes aux échelles, et personne n'a su que nous étions entrés dans le jardin du couvent. Mais il m'est resté, à moi, un amer souvenir de cette heure mauvaise.

Ah! l'excellent garçon! Je l'assurai que je ne lui en voulais pas du tout, et, un mois après, j'étais la marquise de Lionne. »

Quand nous eûmes fini de rire, — car, avouez-le, l'aventure était plaisante, — nous demandâmes à la marquise :

— Et votre mari n'a jamais connu la vérité? Il n'a jamais su que c'était vous et vos amies...

— Il l'a peut-être deviné. Le soir des noces, quand il s'approcha de moi, charmant et charmé, je me mis à crier tout à coup : Jarnidieu! Mille démons! Tonnerre du ciel! Cornes du diable!... Seulement, ce soir-là, il ne s'est pas enfui. »

III

Ce sont des jours de fête, ceux où la marquise veut bien dire des histoires; par malheur, elle est un peu paresseuse à ce sujet. Elle raffole surtout, comme les enfants, des contes qu'on lui dit. Personne n'écoute aussi bien qu'elle. Certainement c'est par amour des féeries qu'elle a fait son nid, un nid princier, dans un château à peu près pareil à celui de la Belle au bois dormant, mais infiniment mieux tenu.

Ce château qu'on croirait bâti dans le bleu, mais qui est en réalité situé dans les forêts mystérieuses et peu connues dont s'avoisine Versailles, est un grand et solide château, mêlant à sa gravité centenaire mille grâces luxueuses, toutes modernes, sans que le con-

traste jure trop à l'œil. Le temps lui a donné la solennité des vieilles pierres parmi la magnificence champêtre des longues avenues; et tout le japonisme parisien des bibelots précieux rit dans les vastes salles, sous les plafonds peints par Baudry et par Georges Rochegrosse.

C'est là que la marquise reçoit ses amis, et, pour le faire plus dignement, elle a arrangé ce château à son image. Il est, comme elle, doux et de bon accueil; il semble souhaiter la bienvenue aux arrivants. C'est à la fois une retraite, une hôtellerie, un palais, et Paris y vient en pèlerinage. Les gens les plus affairés, les artistes qui n'ont jamais le temps des devoirs mondains font pour Madame de Lionne des infidélités à leurs affaires ou à leur art. Nul ne saurait obtenir ses grades de Parisien et d'homme du monde, qu'après avoir fait un stage au château de Thérèse; et il n'est robe de bonne faiseuse qui ne tienne à honneur d'y traîner sa queue et ses dentelles. La marquise gouverne ces réunions en femme du monde, en femme d'esprit, presque en mère de famille; on vit chez elle en toute liberté, mais cette liberté est tempérée par l'affection profonde et respectueuse qu'inspire la maîtresse de la maison. On ne s'y mêle pas comme dans l'arche de Noé, on y vit comme dans un paradis terrestre, où les serpents n'ont que faire. On y accepte une fraternité

réservée, mais loyale, et l'on n'y fait la cour aux femmes qu'autant que cela peut plaire à leurs maris.

La marquise a ses favoris, comme tous les souverains. On lui reproche ses préférences pour les poètes, et les poètes les lui rendent. Mais cela ne va pas jusqu'à l'injustice, et l'on ne bat point les gens. De là une admirable cohue avec cent groupes intimes, et un hôte assidu de la marquise qui réunirait dans un seul souvenir tant de belles fêtes y verrait passer toute la gloire et toute la grâce de cette fin de siècle.

IV

Or un jour que Tout Paris n'était pas chez la marquise Thérèse, mais qu'il y avait chez elle la fleur des pois de Tout Paris, il arriva la chose singulière que nous allons raconter; et cela se passait dans la quatre-vingt-quatrième année du siècle de Victor Hugo.

Le temps était si beau, la brise était si tiède qu'on ne pouvait se décider à rentrer au château malgré la nuit montante; des groupes erraient sur les terrasses dans l'atmosphère parfumée que leur faisaient les

touffes de fleurs et les arbustes résineux. Tout à coup, une voix retentit, une voix pleine et sonore : « Madame la marquise est servie. » La marquise Thérèse accepta le bras du plus grand des poètes, qui ne va nulle part, mais qui va chez elle, et l'on passa dans la salle à manger.

Il se fit d'abord un certain silence, car il y avait là des chasseurs mourant de faim et la marquise a le premier cuisinier de France. Mais, au bout de quelques instants, des babillages susurrants circulèrent autour de la table comme si l'on prenait le ton de la conversation ; elle s'éveilla d'abord timide et s'anima peu à peu allumée par les beaux yeux des femmes souriantes.

Le plus aventureux des chasseurs, un explorateur illustre, qui avait déjà fait d'importantes découvertes au Pôle Nord, dans l'intérieur de l'Afrique et dans les bois de Versailles, — c'était M. de Nordenskjold, à moins que ce ne fût M. de Brazza, — racontait une histoire impossible, incroyable, et pour laquelle Mme de Sévigné n'aurait pas trouvé assez d'adjectifs. Il avait rencontré dans les futaies de la Combe, futaies inexplorées où les lièvres fatigués prennent leur retraite, un ermite, — et encore faudrait-il écrire un hermite, tant il paraissait, disait l'explorateur, vénérable et traditionnel.

On traita ce récit de fable. Quelle apparence qu'un ermite fût allé s'enfouir dans un trou pareil, et qu'y aurait-il fait? Dieu est partout, excepté dans ces fondrières où personne ne passe. Il y avait certainement un mystère là-dessous! il fallait savoir ce que c'était que cet ermite. La marquise elle-même s'en montra curieuse et promit de se joindre à l'expédition, qui fut fixée au lendemain. On irait en voiture aussi loin qu'on pourrait, puis l'on marcherait, et enfin l'on se porterait les uns les autres. Il faudrait assurément prendre des guêtres, — et des robes courtes. Eh bien! qui donc s'en plaindrait?

On s'entretint, jusqu'au dessert, de l'excursion résolue; et même, après le dîner, dans la vaste serre où s'épanouissent toutes les fleurs, on faisait vingt projets encore pour le voyage de découverte, lorsqu'un pétillement retentit sur les vitraux.

La pluie! c'était la pluie!

Il y eut comme un assombrissement. La philosophie de la bonne marquise eut peine à prendre le dessus.

— Sarpejeu! s'écria-t-elle; mais, peut-être, il fera beau demain.

Cette espérance parut difficile à conserver. La pluie se changeait en aerse. Un des hôtes qui passait pour faire des almanachs, — je pense aussi qu'il a découvert deux ou trois planètes à ses moments perdus, —

affirma qu'il pleuvrait toute la nuit et même le lendemain. Ce fut une consternation générale. La marquise Thérèse comprit qu'il fallait amener quelque diversion, et, pendant que grossissait un lointain grondement d'orage :

— Eh bien ! nous ne sortirons pas, dit-elle, et nous laisserons l'ermite à ses dévotions. Courir les bois n'est pas une chose indispensable.

— Mais que ferons-nous ? demanda Madame de Cercy-Latour qui regrettait le voyage.

— Eh ! nous nous divertirons à couvert, ma mignonne. Pasques-Dieu ! pour ce qui est de moi, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me raconte des histoires.

— Il n'y a plus d'histoires, dit un banquier.

— Des contes, si vous voulez ! Quand il n'y en a plus, on en fait d'autres.

— Certes, fit Madame de Berqueneuse, rien n'est plus charmant qu'un bon conte, et c'est une adorable façon de passer le temps. Mais, les contes, qui les dira ?

— Ceux qui les savent dire. Regardez autour de vous. Vertu de ma vie ! n'avons-nous pas ici les plus ingénieux écrivains et les plus inspirés poètes ? Croyez-vous que nous manquerons de conteurs ?

— L'idée est excellente, dit Francisque Sarcey avec son admirable bon sens, mais elle n'est pas des

plus neuves. C'est tout simplement le Décaméron de Boccace que nous sommes en train d'inventer.

— Moins la peste, dit Madame d'Albereine.

— Eh! per Bacco, on pourrait choisir un plus mauvais modèle, repartit la châtelaine.

— Mais imiterons-nous le Décaméron, demanda Madame de Rocas, au point de créer un roi? En temps de République, ce serait chose grave.

— Et pourquoi donc? Ventre-saint-gris! je tiens précisément à la royauté, non seulement par tradition, mais par esprit d'ordre et de discipline. Et puis quel plaisir de se remettre du gouvernement de la maison sur quelque autre personne. Si l'on ne s'amuse pas, ce ne sera pas de ma faute au moins. Et si notre roi ne tient pas les rênes du pouvoir d'une main ferme, nous lui ferons des émeutes. Autre chose! Supposons que cette journée de bavardage nous réussisse : rien ne nous empêchera de la renouveler aussi souvent que les belles Florentines qui devisaient sous les ombrages de leur villa. Quel plaisir alors de renverser le roi de la veille au profit du roi du lendemain! J'ai toujours été un peu révolutionnaire. Il ne faut pas changer d'amour, mais, de roi, où serait le mal?

— Dans l'exemple! s'écria un financier qui prête sur gages à tous les souverains de l'Europe. Que

voulez-vous que devienne, avec de tels principes, le crédit des États?

— Il deviendra ce qu'il pourra, dit la marquise, mais il en sera ce que j'ai résolu. Et comme le suffrage universel est d'une difficile application, je prends sur moi de désigner un premier souverain. Arrêtez-moi donc ce poète qui s'esquive et se cache derrière les gens.

— Madame, dit Théodore de Banville, je ne me sauvais pas, il m'était venu dans l'idée de fumer une cigarette.

— Vous allez fumer des cigarettes au moment où nous débattons une question capitale! Cela est d'un égoïsme admirable. Je vais faire semblant de consulter mes voisins, et vous allez voir ce que vous vaudra votre sournoise conduite.

— Quoi, madame, allez-vous me condamner à quelque supplice?

— Sûrement. On n'échappe pas à ses devoirs, monsieur. A quoi serviraient les poètes lyriques, si ce n'est à devenir des rois? Oui, oui, j'en vois d'autres, qui se cachent dans les coins. Par la mort-diable! ils y passeront tous si le temps ne nous manque pas, et je proclame dès à présent le roi Théodore.

— Madame, murmura l'auteur des Exilés...

— Rassurez-vous! Vous ne porterez pas seul le fardeau de la royauté. Nous saurons vous trouver une reine qui partagera vos glorieux travaux. Oh! une reine tout idéale et que nous irons chercher dans vos livres, monsieur.

— Cypris! dit une voix.

— Cypris, si vous voulez, encore qu'elle soit un peu bien lointaine et olympienne. Je ne sais pas pourquoi j'aurais préféré Colombine.

— Eh quoi, madame, vous mariez les gens sans les consulter!

— Eh bien, je vous consulte. Qu'avez-vous à dire?

— J'ai chanté d'un égal amour Cypris et Colombine, et j'ai tâché de rendre les Funambules dignes d'une Déesse. Je ne saurais choisir entre l'épouse d'Héphaistos et l'amoureuse d'Arlequin.

— Et vous croyez nous échapper par ce subterfuge? Pensez-vous qu'on nous prend sans vert? Vous aurez Cypris, monsieur, et Colombine aussi. Il suffira de trouver une belle personne qui veuille accepter les deux rôles. Remarquez bien, mesdames, qu'il s'agit d'une fiction poétique, d'une transfiguration dans laquelle la femme disparaît pour devenir le type idéal, la Muse; et l'un des maris qui sont ici ne refusera pas de céder sa femme pour un jour à la mythologie.

— D'autant, fit M. d'Albereine, que la mythologie pourrait bien nous prendre ce qu'on lui refuserait, et qu'il y a toujours profit à faire les choses de bonne grâce.

— Voilà ce qui s'appelle, dit la marquise en souriant, courir au devant du péril et vous avez bien deviné, comme tout le monde, que vous seriez la première victime.

En effet, depuis quelques instants, les regards s'étaient portés sur Madame d'Albereine, rêveuse et silencieuse dans un grand fauteuil où elle jouait de l'éventail avec une grâce nonchalante.

Son front étroit est si pur sous les cheveux divins de l'Anadyomène, son sourire est si hardi sous son nez presque retroussé, qu'elle fait songer aux Immortelles des Théogonies en même temps qu'aux filles mal gardées de la pantomime; se tient-elle plus souvent au ciel que sur la terre ou sur la terre qu'au ciel, c'est ce que nul ne saurait dire, et même les gens qui suivent de près cette inquiétante personne n'ont pu décider si elle avait posé pour l'Aphrodite peinte ou pour l'Arlequine sculptée du Salon de l'an dernier, puisque le peintre et le sculpteur demeurent dans la même maison.

C'était bien la reine qu'il fallait, olympienne et parisienne à la fois.

Quand les regards fixés sur elle et quelques mots lui eurent appris la dignité qu'on lui réservait, elle releva d'un air tout à fait auguste son front où les cheveux mettaient un diadème d'or, et, sautant sur ses petits pieds, elle défripa ses jupes avec un geste de Colombine.

On s'inclina respectueusement devant la souveraine et Théodore de Banville lui demanda ses ordres pour la première journée. Madame d'Albereine se recueillit un instant et dit de sa jolie voix sereine :

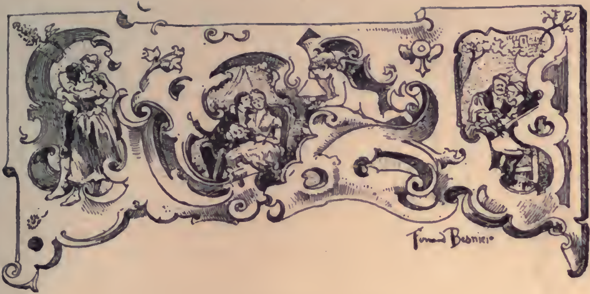
— En acceptant une royauté qui ne m'était point due, je déclare me séparer sur un point important des belles dames de Florence dont nous nous inspirons : je ne m'occuperai ni des soins du ménage ni de ceux de la cuisine, auxquels je n'entends rien. Cela dit, voici mes ordres. Demain, à deux heures de relevée, on se réunira dans la serre pour écouter les contes que la marquise Thérèse nous promet. Dix contes seront contés par dix poètes que je choisirai l'un après l'autre d'un signe, et nul ne pourra se soustraire à l'obligation de nous charmer par une belle histoire. Je déclare, en outre, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, que les nouvelles du premier jour auront une libre volée et pourront s'égarer où elles voudront; mais, toutes, elles seront amoureuses, et c'est au beau temps d'aimer *qu'elles se passeront toutes. Pour ce*

qui est de vous, mesdames, je ne vous impose point les couronnes dont se parèrent autrefois Fiammetta, Pampinée et Philomène. Mais je verrais sans déplaisir que vous eussiez à la main une branche d'aubépine ou un rameau de citronnelle, car vous formez une pépinière de souveraines et il faut s'habituer à porter le sceptre. Là-dessus, je clos mon discours d'ouverture, et je vous ajourne à demain, tous, même le roi.



PREMIÈRE JOURNÉE

LE TEMPS D'AIMER



LE

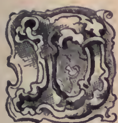
TEMPS D'AIMER



e lendemain, tout le monae fut fidèle au rendez-vous. Cette belle et bonne compagnie se réunit sous les palmiers du jardin d'hiver et se plaça comme à l'aventure. La marquise Thérèse se tenait au centre du groupe, un peu au-dessous de Madame d'Albereine, qui avait mis une certaine coquetterie à se parer de sa nouvelle dignité. Sa beauté, hautaine et mutine, s'enveloppait d'un nuage de mousseline d'un effet tout céleste, et Théodore de Banville crut voir Colombine en effet dans une brume du mont Ida. Cypris, car on ne la

nomma plus autrement, l'invita à s'asseoir auprès d'elle, et d'un geste d'éventail, lui ordonna de commencer. Le grand poète, après un balbutiement de modestie, obéit en racontant ce que vous allez lire.

LA VIE EN RÊVE



ANS la célèbre pension de demoiselles des dames Olliver, située dans une rue silencieuse du quartier de la Vieille-Estrapade et dont les jardins, jusqu'ici respectés par les constructions nouvelles, occupent un espace immense, un jour d'octobre, pendant la récréation du soir, deux jeunes filles, Blanche de Castan, âgée de quatorze ans, et Jeanne de Meslide, âgée de treize ans, dédaignant les jeux de leurs compagnes, se plaisaient à admirer les fournaises roses et dorées du soleil couchant, tandis qu'à leurs pieds tourbillonnaient les feuilles mortes emportées par le vent.

— Mais qu'as-tu, ma chérie? dit Blanche en s'arrêtant subitement. Tes yeux brillent comme d'un éclat inaccoutumé; ta voix tremble, tu marches d'un pas plus agile que d'ordinaire, et sur tous les traits de ton visage éclate une expression de joie. Qu'as-tu? Que t'arrive-t-il? Aurais-tu trouvé par hasard un trésor, ou quelque perle grosse comme une noisette, dans cette grotte délaissée où murmure une petite source, et où, excepté toi seule, personne n'entre jamais?

— Ah! dit Jeanne, tu as raison de m'interroger, car j'ai besoin de te faire mes confidences, et mon cœur brûle de s'épancher dans le tien. Oui, je suis folle, je suis dans le ravissement, je suis heureuse. Ce tourment, ce bonheur, cet enchantement inconnu dont nous avons si souvent parlé, je le connais maintenant. J'aime.

— Toi? dit Blanche.

— Écoute, dit Jeanne, c'est un jeune homme de dix-sept ans, beau, avec de courts cheveux noirs, avec des yeux noirs pensifs, avec une lèvre rouge au-dessus de laquelle naît à peine une légère moustache noire très fine, presque invisible. Son cou est robuste, mais blanc comme le nôtre. Il se nomme Henri; il étudie pour entrer à Saint-Cyr,

car il sera militaire, et il m'adore. Quand il pense à moi, ses prunelles brillent et deviennent tout humides, et c'est à peine s'il ose me nommer : Jeanne, et prononcer mon nom tout bas.

— Mais, fit Blanche, très étonnée, où est-il? où l'as-tu vu?

— Je ne l'ai pas vu, dit Jeanne, mais tout à coup je me le suis rappelé; son image a été tracée distinctement dans mon souvenir, avec les détails les plus fugitifs; j'ai reconnu l'éclair sur ses dents si blanches, ses longs cils, ses sourcils comme tracés au pinceau, et sa bouche fière, qui s'adoucit pour moi seule.

— Mais, dit Blanche au comble de la surprise, si tu ne l'as pas vu, comment sais-tu qu'il existe?

— Eh! reprit Jeanne vivement, je le sais, je le vois, je le sens. S'il n'existait pas, comment serait-il présent à ma pensée? Comment aurais-je appris son nom? Comment aurais-je deviné qu'il m'aime? Où il est, je n'en sais rien; peut-être derrière le grand mur qui enferme ce jardin, car nous ignorons qui habite là; ce sont peut-être ses parents? Mais ce dont je suis certaine, c'est que je me sens en sa présence, sous ses yeux, très près de lui, et il trouvera bien le moyen de se

montrer, d'écrire, de tromper l'absence qui nous sépare!

— Tiens, ma chérie, dit Blanche gaiement, tout cela est une simple chimère, et je te conseille de renoncer franchement à ce rêve.

— Ah! méchante! dit Jeanne, dont la poitrine se souleva violemment, dont le regard devint alors farouche; et sur ses joues coulèrent à flots de grosses larmes.

Aussitôt Blanche s'efforça de la consoler, mais aussi de la guérir, et de lui faire comprendre l'enfantillage de son rêve d'amour. Mais loin de la convaincre, elle ne parvint qu'à la désoler et à la blesser. La récréation finissait; la cloche sonnait déjà pour rappeler les jeunes filles à l'étude; Jeanne pleurait toujours, ne parvenait pas à étouffer ses sanglots et, tremblant que quelque maîtresse les entendît, Blanche eut alors une fatale idée. Puisqu'elle ne pouvait persuader à son amie que Henri n'existait pas, pourquoi n'en jouerait-elle pas le personnage, qu'elle ferait agir et qu'elle gouvernerait à son gré, quitte à le supprimer le plus tôt possible? Elle s'arrêta en effet à ce projet, qu'elle crut sage, et qui devait amener d'irréparables malheurs; car la passion n'est jamais si redoutable que lorsqu'elle marche en dépit de

tous les obstacles, guidée par la terrible logique enfantine.

Deux jours plus tard, étant allée s'asseoir dans la grotte qu'elle avait adoptée, Jeanne y trouva une lettre portant sur l'enveloppe cette adresse : « Mademoiselle Jeanne de Meslide. » Elle se hâta de l'ouvrir, certes sans étonnement ; elle trouvait au contraire que cette lettre attendue arrivait bien tard. Elle la lut, la dévora, jusqu'à la signature, jusqu'à ce nom de Henri qu'elle avait toujours dans le cœur et sur les lèvres, et savoura délicieusement le bonheur de se croire aimée. Écrite par Blanche de Castan, qui avec ses quatorze ans n'en savait pas beaucoup plus que sa petite amie, cette lettre était de celles qu'une de ces fillettes aurait pu écrire à sa poupée; par cela même elle fut plus dangereuse et atteignit mieux son but, étant exactement à la portée de celle qui la lisait. Jeanne trouva naturel que son ami louât non seulement sa beauté, mais des détails de sa toilette et de son ajustement de pensionnaire; il lui sembla tout simple que Henri connût ses habitudes de classe, d'étude, de promenade; c'est le contraire qui l'eût étonnée. Comme elle en était suppliée, elle répondit, sans hésitation, sans regret, comme une femme (toute jeune fille est

une femme!) qui tout de suite s'était donnée pour toujours, et elle laissa sa lettre à la même place où elle avait trouvé la prétendue lettre de Henri.

Et cette correspondance continua ainsi, folle, ardente, enivrée, d'autant plus vraisemblable pour Jeanne qu'elle se plongeait plus docilement dans les traditions des contes de fées, et en lui parlant de conquérir des mondes pour elle, de l'asseoir sur des trônes, de lui mettre sur le front des diadèmes, Henri lui sembla rester dans la stricte mesure, et dire justement ce qu'il devait dire. Mais Jeanne ne fut pas seule enfiévrée et brûlée par ces pages pleines d'extase et de folie, et en les lisant, en les écrivant, Blanche aussi fut gagnée par la contagion, et à son tour savoura mille délices et mille tortures. Elle aussi aima, qui? Était-ce cet Henri dont elle jouait le rôle et qui, évoqué par l'imagination des deux jeunes filles, finit par devenir réellement vivant entre elles deux? Elle ne le savait pas; elle eût été bien embarrassée d'assigner un objet à la passion qui à son tour la dévorait; mais elle avait trop imprudemment joué avec l'amour pour ne pas être brûlée par cette flamme qui n'épargne rien. En proie à un délire qui, pour être né d'une simple

fiction, n'en était pas moins violent, ayant imprudemment éveillé en elle la soif d'aimer et d'être aimée qui dort sur toute lèvre féminine, c'était maintenant avec des ardeurs sans but, mais nullement simulées, qu'elle écrivait les lettres dont le langage incendiaire l'exaltait elle-même aussi dangereusement que son amie Jeanne.

Toutefois, Blanche fut la première à recouvrer la raison, parce qu'elle se trouva en face d'un embarras matériel qu'elle n'avait pas prévu. C'est qu'à un moment dont l'échéance arriva très rapidement, elle ne sut plus du tout comment faire agir le personnage dont elle s'était audacieusement chargée. Jeanne de Meslide qui, de même que toutes les jeunes filles, pouvait très bien trouver ce que trouve Agnès, voulait voir son Henri, et le mettait en demeure de se montrer, sommation embarrassante pour un amant qui n'existe pas! Deux fois par mois, Jeanne allait passer une journée chez sa mère; deux autres fois, elle allait en promenade avec la pension; il aurait fallu que Henri fût cruellement dépourvu d'imagination pour ne pas arriver à se trouver sur son passage, à échanger un regard avec elle; elle lui en donnait mille moyens, que Henri éludait avec une timidité qui ressemblait à de la mauvaise foi. Mais

enfin, il fallait s'exécuter; n'admettant pas d'obstacles, impérieuse comme un conquérant et comme une petite fille, Jeanne exigea impérieusement la présence de son ami, qui, pour se dissimuler toujours, n'avait plus à donner de bonnes raisons, ni de mauvaises.

Blanche de Castan se trouvait acculée au pied du mur; aussi fut-elle saisie par la férocité de l'inventeur dramatique, la pire de toutes, car le faiseur de pièces gêné par un de ses acteurs le supprime, avec moins de remords que n'en souffrirait un assassin de profession. Blanche cependant ne poussa pas la méchanceté jusqu'à tuer Henri; mais il fut emmené dans le Midi par ses parents, comme le nécessitait une intéressante affection de poitrine. De Cannes, où il rêvait sous les lauriers en regardant la mer bleue, il n'y avait plus de mur mitoyen à escalader la nuit, pour aller prendre et déposer des lettres dans la petite grotte où gémit la source; aussi Henri dut-il forcément garder le silence, au grand soulagement de sa petite poétesse, qui était au bout de son rouleau. Blanche espéra que, n'ayant plus rien à écrire ni à lire, Jeanne se consolerait naturellement, et oublierait un Henri qui ne se manifestait plus d'aucune sorte.

Mais, au contraire, la jeune fille relisait les anciennes lettres, s'en nourrissait, et sans cesse recommençait de nouveau à en savourer la décevante ivresse.

Bientôt, comme hallucinée, dévorée par un mal invisible et profond, elle maigrit, devint pâle comme la cire, cessa de manger et de parler. Elle se promenait seule, ne se confiant même plus à Blanche, et on ne voyait plus que ses grands yeux démesurés. Consulté, le médecin du pensionnat ne put dissimuler ses inquiétudes; il avait affaire à une maladie qu'il ne pouvait s'expliquer, et voyait dépérir la charmante jeune fille, sans savoir de quel mal elle était frappée. Madame de Meslide dut venir chercher Jeanne et la ramener à la maison; mais là aussi, elle fut muette, étrangère à tout, chancelante; bientôt elle n'eut plus la force de rester debout, et garda le lit. Alors, en tenant dans les siennes ses mains glacées, en la couvrant de baisers, madame de Meslide la supplia de se confier à elle. Sans lutte, sans résistance, sans se faire prier, comme on le craignait, Jeanne raconta son amour pour Henri, les lettres, tout le petit roman de la pension. Il n'y avait pas à lui conseiller d'être raisonnable, elle ne demandait rien, elle ne voulait rien, elle mourait;

et bien volontiers, quitte à se débarrasser plus tard d'un enfant qui ne pouvait avoir de volonté, la malheureuse mère serait allée chercher cet Henri, dont la vue seule pouvait sauver son enfant.

Mais où prendre un amoureux dont on ne savait pas même le nom, et qui sans doute faisait porter ses lettres par les sylphes ? Car les dames Olliver démontrèrent bien facilement qu'il était impossible de se glisser dans le pensionnat, que ses voisins n'avaient pas de jeune fils, et que si quelque audacieux eût essayé d'escalader la haute muraille, il eût été infailliblement dévoré par Tom, le chien géant qu'à la nuit on déchaînait dans le jardin, presque à jeun, et aiguisant ses crocs féroces. Mais cette incertitude ne dura pas longtemps. Blanche de Castan épouvantée fit des aveux, raconta tout à sa mère, qui éclaira madame de Meslide. On crut alors guérir Jeanne en lui apprenant toute la vérité, en lui faisant savoir qu'elle avait aimé un rêve, et Blanche, dont on exigea ce sacrifice, fit à son amie une confession complète, en versant à flots des larmes de repentir. Mais, précisément, la pâle malade vit dans ces tardifs aveux une comédie, une ruse ourdie pour lui rendre le calme, et elle à qui l'amour

de l'invisible Henri avait paru si vrai et si évident, elle ne vit qu'une chimère dans la réalité, tant il est vrai que l'illusion seule semble sincère aux aspirations ailées qui tourmentent nos âmes!

On n'avait plus le choix. Pour tenter un dernier effort, il fallait de nouveau avoir recours au mensonge, et de l'avis même de l'illustre praticien qui soignait la petite Jeanne, on se résolut à lui montrer un faux Henri. Un jeune neveu de madame de Castan, qui arrivait de la Guadeloupe pour terminer ses études à Paris, et qui ressemblait suffisamment au personnage créé par l'imagination de Jeanne, parut propre à jouer ce rôle, pour lequel d'ailleurs Blanche désolée et repentante lui donna toutes les indications nécessaires. Très ému et très troublé par l'événement tragique où il entrait, ce jeune homme enthousiaste et bon fut amené près du lit où Jeanne déjà blanche, transparente, ne vivait plus que par le regard, et saisissant la main de la jeune fille, il voulut parler; mais elle attacha sur lui ses yeux tristes, et d'une voix qui déjà n'était plus qu'un faible souffle :

— « Ce n'est pas lui, » dit-elle avec désespoir.

Et elle se plongea dans l'oreiller, retourna sa

tête vers la muraille, pour mourir. Et au moment où elle exhalait sa pauvre âme, le jeune homme tomba évanoui au pied du lit, foudroyé, brisé, fou d'amour pour la petite morte.





HÉODORE de Banville s'était tu et l'on écoutait encore. Une mélancolie pesait doucement sur l'auditoire, il y avait dans de beaux yeux des reflets irisés qui décelaient des larmes retenues.

— Mais aussi, dit Madame de Rocas, une jolie petite femme brune qui, n'étant parisienne que trois mois par an, garde un joli accent de Gascogne et n'a pas plus de poudre de riz sur la joue qu'il n'y en a sur les pêches de son pays, mais aussi pourquoi de pareilles imaginations dans des têtes de petites filles? ne devraient-elles pas s'occuper davantage de leurs poupées?

— *Vertubleu, ma mignonne, dit la marquise Thérèse encore attendrie, l'un n'empêche pas l'autre, et pour nous c'est toujours le temps d'aimer. Puis, comme l'a dit admirablement le poète, il n'y a pas de petites filles, il n'y a que de petites femmes.*

— *Certes, dit Madame de Cercy-Latour, cette terrible mondaine restée impeccable parmi tant de flirtations excessives, le rêve est une belle chose et les trois quarts du bonheur en sont faits. Mais il est bon de descendre quelquefois sur la terre, à peine, et après l'idéale douceur de ce récit, je demande un conte qui craque un peu sous la dent. M. de Banville en mangera comme nous.*

— *Madame, dit le poète en souriant à ce reproche,*

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe point en moi l'amour des temporelles

Et à ce mot qui répandit dans l'air une bonne odeur de Molière, la reine étendit son sceptre en plume de grèbe du côté d'un nouvel élu de l'Académie française.

— *Ah! madame, dit François Coppée, que votre Majesté m'épargne! Je ne fais pas de conte qui craque*

et le seul que je retrouve en ce moment dans ma mémoire s'appelle Les Pommes cuites.

— *C'est précisément celui-là que nous voulons, dit Cypris.*

— *Le voici, dit le jeune immortel.*

LES POMMES CUITES

IDÉES, luisantes, noircies de plus d'un coup de feu, les pommes cuites mijotaient sur un petit fourneau de faïence, à la porte d'une humble fruiterie de la rue de Seine, et elles étaient destinées, selon toute apparence, à constituer le dessert de quelque ménage d'ouvriers, lorsque la comédienne Sylvandire, la grande coquette de l'Odéon, qui passait dans sa victoria, — aperçut le petit fourneau et fut prise d'un caprice étrange.

Au grand ébahissement de la vieille fruitière, l'élégante voiture s'arrêta devant la boutique, la

belle dame en descendit, déganta sa main droite, et, sans gêne aucune, encombrant le trottoir de sa toilette tapageuse, elle se mit à manger une, deux, trois pommes cuites, avec un appétit tout populaire.

En ce moment, un homme déjà vieux, mais grand, fort et portant haut la tête, qui arrivait, — en mâchonnant un gros cigare et les mains plongées dans les poches de son paletot, orné d'une large rosette rouge, passa tout près de l'actrice, la reconnut et partit d'un bruyant éclat de rire.

— Comment, Sylvandire, tu aimes tant que cela les pommes cuites! Toi, une actrice!

Elle se retourna et reconnut la tignasse grise et la face audacieuse du célèbre auteur dramatique César Maugé, du satirique amer et effronté, dont chaque pièce est un triomphe et un scandale et qui s'est fait adorer de la société moderne comme un ruffian par une fille, en la cravachant.

— Un souvenir d'enfance, mon cher maître, répondit gaîment la grande coquette en faisant une révérence comique au pacha théâtral. Cela me rappelle l'époque où je portais mes cheveux dans un filet de chenille rouge et où je logeais chez papa, qui était cordonnier rue Ménilmontant et qui me fichait des calottes quand je ne rentrais

du bal Favier que le lendemain à midi... On n'a pas toujours été une grande *artisse,* continua-t-elle avec un horrible accent de blague faubourienne; on n'a pas toujours avalé sa langue en compagnie d'un empaillé de prince russe, qui vous appelle « madame » jusque sur l'oreiller, et, vous voyez, mon cher, on ne rougit pas de son origine... Les pommes cuites et Ugène!... J'avais un Ugène, alors... C'était le bon temps!

La cynique boutade de la coquine fit sourire l'homme de théâtre, vieux Parisien corrompu.

— Et il paraît que tu as un succès fou dans la *Petite Baronne,* dit-il à la comédienne, qui, ayant payé la vieille fruitière, était remontée dans sa victoria et reboutonnait son gant.

— Vous n'étiez donc pas à la « première » ? s'écria-t-elle, étonnée.

— Non. Je ne vais presque jamais à l'Odéon.

— Eh bien, venez donc voir ça... Je vous assure, ça vaut le voyage... Adieu.

César Maugé mentait. Il avait si bien vu Sylvandire dans la *Petite Baronne* qu'il songeait à lui confier un rôle; mais il n'était pas encore tout à fait décidé et il craignait de se compromettre.

La vérité, c'est que, depuis deux mois, tout le public était amoureux de la grande coquette qui,

chaque soir, opérait ce miracle de remplir l'Odéon de jeunes « clubmen » en gilets à cœur. Cet engouement du Paris blasé — légitime, par hasard, car Sylvandire est une fille atroce, mais une exquise comédienne — était surtout causé par le regard dont elle soulignait le mot « peut-être » à la fin du troisième acte de la *Petite Baronne*. Ce regard, chef-d'œuvre de perversité et de « bovarisme », ce regard qui exprimait et résumait toute la poésie malsaine de l'adultère, avait suffi pour transformer le provincial Odéon en rendez-vous élégant, en centre de la « haute vie. » Surpris d'abord et ahuri par le succès, le directeur n'avait pas tardé à reprendre ses esprits et s'était mis à la hauteur de la situation. Pour remplir les longs entr'actes de la *Petite Baronne*, — la pièce, jolie d'ailleurs, se composait de quatre petits tableaux, de vingt-cinq à trente minutes chacun — il avait rétabli l'orchestre, non le vieil orchestre odéonien qui râpait des valses surannées, mais un double quatuor de virtuoses choisis, jouant avec un ensemble parfait un peu de bonne musique et berçant les conversations des mondaines, en train de picorer des fruits glacés dans leurs loges, au gazouillement des fauvettes d'Haydn et des rossignols de Mozart. S'il n'eût pas tremblé pour sa

subvention et redouté la commission du budget, ce directeur, à qui les fumées du succès montaient à la tête, aurait fait imprimer sur son affiche, sur la grave et classique affiche de l'Odéon, — pour mieux annoncer le « clou » de la *Petite Baronne :*

Tous les soirs, à onze heures moins un quart, le « regard » *de Mademoiselle Sylvandire.*

Or, le jour de la « soixante-cinquième », la comédienne était en train de faire son changement du « trois », — l'acte du *regard,* — et la divine brune, épaules et bras nus, baissait la tête pour enfiler la robe que lui présentait l'habilleuse, lorsque César Maugé entra dans sa loge, brusquement, ayant à peine frappé à la porte.

L'actrice poussa un petit cri. Mais l'auteur dramatique — une vieille connaissance — la baisa sur le croquant de l'oreille, par égard pour le maquillage; puis, après avoir allumé un cigare au bec de gaz de la toilette, il se laissa tomber sur le canapé, ôta son chapeau, passa sa main dans sa tignasse grise et, tournant ses yeux d'acier vers la comédienne :

— Sylvandire, lui dit-il, veux-tu jouer ici le premier rôle de ma nouvelle pièce?... Oui, celle que je destinais au Vaudeville?

Autant aurait valu demander à un desservant

de village s'il voulait être pape. Sylvandire eut un éblouissement. Laissant la robe béante sur les bras tendus de l'habilleuse, elle sauta sur le canapé auprès de l'auteur célèbre, lui jeta les bras au cou et, presque nue, la gorge hors du corset, ouvrant dans un sourire libertin la grenade mûre de sa bouche, elle s'écria :

— Si je veux!

Mais, le lâchant aussitôt et s'éloignant de lui d'un bond, elle ajouta, d'une voix froide :

— A quelle condition?

Maugé laissa éclater son gros rire ; puis, une fois calmé, tirant une bouffée de son cigare, il reprit :

— Tu es décidément une fille d'esprit... Enfile ta robe et écoute-moi.

Et, comme elle se hâtait d'agrafer son corsage :

— A propos, et les pommes cuites de la rue de Seine ? demanda-t-il.

— Eh bien, elles sont très bonnes, répondit Sylvandire, et j'en mange tous les jours, en revenant de la répétition.

Depuis deux semaines, César Maugé venait tous les soirs à l'Odéon et, caché dans l'ombre

d'une baignoire, il étudiait le jeu de Sylvandire. Car, on n'en pouvait plus douter, c'était une « étoile » qui se levait; et il n'avait plus qu'à retirer sa pièce du Vaudeville.

Mais la comédienne n'était pas toujours en scène dans la *Petite Baronne,* et, pendant ses absences, l'auteur dramatique, n'écoutant plus cette prose qu'il savait par cœur, s'amusait à observer, pour tuer le temps, non la salle qu'il ne voyait pas du fond de sa loge, mais les musiciens du petit orchestre rétabli par le directeur en l'honneur de la pièce en vogue.

Quant au chef, Maugé le connaissait bien. C'était le vieux et savant symphoniste Tirmann, réduit par le besoin à courir le cachet et à tenir le bâton dans les petits théâtres; Tirmann, l'émule de Berlioz, qui aura la même destinée que Berlioz et dont l'unique opéra, la *Reine des Amazones,* sifflé à Paris il y a une vingtaine d'années, deviendra un jour classique. César Maugé, homme à succès, n'aimant que le succès, murmura dédaigneusement le mot « raté », en apercevant au fauteuil le profil d'aigle déplumé du vieil homme de génie étriqué dans sa redingote de pauvre.

Les autres musiciens n'offraient pas des types

bien remarquables, — pas plus le premier violon, avec sa cravate blanche en foulard et sa chevelure fougueuse de photographe, que la contrebasse, vieillard chauve et résigné, prisant avec bruit, ou que la flûte, gagiste de régiment, à dures moustaches de gendarme.

Un seul des exécutants intéressa l'observateur, dès le premier coup d'œil.

C'était l'alto, un tout jeune homme — vingt ans à peine — adorable visage d'éphèbe blond et rose, aux sombres yeux bleus, que ses longs cheveux ondulés et bouffants faisaient ressembler aux personnages des portraits de Bernardino Luini. Un véritable artiste, à coup sûr, et dont l'ardeur se trahissait rien que par la crispation de sa petite main maigre sur le manche de son instrument. Pauvrement, mais proprement vêtu, il se tenait assis avec modestie, son alto sur la cuisse, attendant le signal du chef, sans parler à ses camarades, sans regarder la salle, comme absorbé par une pensée intime et profonde, avec quelque chose dans toute sa personne de grave, de fier et de pur.

Si sceptique et si dur de cœur que fût ce pourri de Maugé, il fut frappé par cette fraîche et charmante apparition, d'autant plus qu'en

observant le musicien au moment où Sylvandire venait d'entrer en scène, il remarqua que le regard du jeune homme s'attachait avidement sur la splendide créature, et s'emplissait d'une tendresse infinie. C'était évident. Cet enfant au teint de vierge aimait l'actrice d'une passion sans espoir.

Deux jours après, rencontrant Tirmann sur le boulevard Montmartre, Maugé interrogea le chef d'orchestre sur le compte du jeune musicien.

— Amédée? s'écria le vieux maître avec enthousiasme. Un charmant enfant! Mon meilleur élève!... Retenez ce nom-là, Amédée Marin... Ce sera celui d'un sincère et, je l'espère bien, d'un grand artiste... Et honnête garçon, et fils excellent!... Sa mère est fruitière rue de Seine et gagne à peu près sa vie; mais, comme la bonne femme devient vieille et ne peut plus se lever de grand matin, c'est Amédée qui ouvre la boutique dès six heures, et qui allume le fourneau aux pommes cuites, en hiver... Ce qui ne l'empêche pas de veiller des nuits entières devant son pupitre et de comprendre la sublime musique de Bach aussi bien que moi!

César Maugé fut flatté de ne s'être point trompé. Vraiment, c'était « quelqu'un », ce joli

gamin qui brûlait d'une flamme timide pour Sylvandire?

— Est-ce bête, la jeunesse! songeait le vieux sultan de coulisses au fond de sa baignoire, tout en regardant Amédée extasié devant son idole. Dire que ce malheureux petit croque-notes s'imagine peut-être qu'une actrice est une femme et que Sylvandire est capable d'un sentiment!... Sylvandire, qui, à vingt ans, avait déjà ruiné un banquier juif et qui remettrait Jésus en croix pour voler un rôle à une camarade!... Hein! comme il la dévore des yeux!... Mon Dieu! est-ce bête, ces jeunes gens, est-ce bête!...

Soudain, une idée singulière et perverse fit éclosion dans l'esprit du dramaturge. Les femmes de théâtre n'étaient-elles pas toutes à sa discrétion, Sylvandire la première? S'il n'en usait pas, c'est qu'il avait dételé depuis longtemps. Eh bien, il s'amuserait à réaliser le rêve du musicien; il jetterait Amédée dans les bras de cette femme, que le jeune homme ne pouvait voir, admirer, désirer que de loin, au delà de la rampe, barrière infranchissable; et ensuite on verrait ce qu'il adviendrait de la conjonction de cet innocent et doux être et de cette fille qui n'avait pas plus de sensibilité qu'un négrier.

Comment ? C'était bien simple. César Maugé ne donnerait son rôle nouveau à Sylvandire qu'à cette condition-là. Il la connaissait, elle accepterait tout de suite. Ce serait drôle, n'est-ce pas ? Le contraire de don Salluste montrant la reine à Ruy Blas. Le fils de la fruitière chez qui Sylvandire allait manger des pommes cuites aurait, pour quelque temps du moins, la plus magnifique courtisane de Paris. Et Maugé souriait à son projet avec une espèce d'ignoble bonté.

C'est pourquoi, le soir où il était venu fumer un cigare dans la loge de Sylvandire, la comédienne laissa tomber son regard — le fameux « regard » du troisième acte — sur le petit musicien de l'orchestre, qui, épouvanté de bonheur, ferma les yeux et crut qu'il allait mourir.

La première fois que Maugé vit dans la loge de Sylvandire le petit Amédée blotti dans un coin du canapé, parmi les jupons épars, et contemplant, avec des yeux égarés et comme fous de désir, la nuque et les épaules mythologiques de la royale drôlesse, assise à sa toilette et en train de « faire sa figure », le vieux dilettante en dé-

bauche eut un mouvement d'orgueilleuse satisfaction. Ce que c'est qu'un auteur à succès, pourtant! Lui seul était assez puissant pour donner une pareille aumône à un pauvre diable. Rothschild lui-même n'aurait pas pu en faire autant, Sylvandire étant une femme à fantaisies, point vénale de nature, cupide seulement par occasion. Et, tout en accompagnant l'actrice dans les coulisses, il la fit causer.

— C'est tout de même une drôle d'idée que vous avez eue, dit-elle, de servir de dieu Mercure à ce gamin. Mais, si vous avez cru m'imposer une corvée — vous en êtes capable, vous êtes quelquefois si mauvais — eh bien! c'est une erreur, mon cher... J'ai eu tout de suite un caprice, moi, pour cet enfant. Il faut être juste aussi; il est arrivé à propos... Depuis quelque temps, Libanoff m'assommait avec son accent gras et sa façon de me dire : « *Ma tchière...* » J'avais besoin de quelques semaines de vacances. Je l'ai mis à la porte... Le petit fera l'intérim... Il me plaît, avec sa tête de pifferaro... Et puis, il est étrange; il a des fiertés soudaines, des jalousies, des colères contre moi qui me font plaisir, oui, qui me chatouillent le cœur... Par moments, dans mon boudoir, il prend tout à coup des airs

tristes et farouches qui me font songer à un rossignol en cage, que j'ai vu autrefois chez Colomba, à Asnières... Mais je n'ai qu'à le regarder d'une certaine façon pour qu'il tombe à mes pieds et qu'il se roule la tête sur mes genoux en pleurant; et ça me rend « tout chose... » Drôle de petit homme !

Et elle ajouta, rêveuse :

— Si j'allais me toquer de lui, tout de même?

Sylvandire avait dit vrai : Maugé était mauvais, naturellement. A ces propos de femme amoureuse, il éprouva la rage envieuse de l'homme fatigué avant l'âge, éreinté, fini.

Mais la comédienne s'était mise à rire.

— Bah! c'est un petit revenez-y de jeunesse... Dites donc, Maugé, c'est peut-être d'avoir mangé des pommes cuites ?

D'ailleurs, deux jours après, il était bien question de toutes ces bêtises-là. La nouvelle comédie du célèbre auteur, l'*Argent-Roi,* venait d'être mise à l'étude et il en dirigeait avec ardeur les répétitions, repris par sa soif inétanchable de succès et d'argent.

La pièce, on s'en souvient, tomba, ou à peu près. C'est d'elle que date la décadence de Maugé, et Sylvandire y fut médiocre, dans un rôle qui ne

lui convenait pas. Énervé, furieux de voir les recettes du théâtre baisser au bout de huit jours, l'auteur dramatique, chez qui venaient de se réveiller de vieux rhumatismes, alla se réchauffer au soleil de Nice et y resta jusqu'à la fin de l'hiver.

A son retour à Paris, une des premières figures de connaissance qu'il rencontra fut Tirmann, dont la vue lui remit Amédée en mémoire. Il s'enquit du petit alto de l'Odéon.

— Amédée ! dit le maestro, dont le maigre et dantesque visage se creusa douloureusement. C'est bien triste, et nous ferions mieux de parler d'autre chose... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois... tenez, quand on a joué votre dernière pièce... il est tombé amoureux de cette Sylvandire, vous savez, une coquine... Le malheur, c'est que, par extraordinaire, elle l'a remarqué, elle aussi, et qu'elle a eu une sorte de fantaisie pour lui... Cet enfant naïf, ce cœur d'artiste ingénu, livrés à cette fille ! Une branche de lilas blanc tombée dans une cuvette, quoi !... Elle a d'abord quitté pour lui un certain Libanoff, puis, quand tous les écrins ont été au Mont-de-Piété, elle a repris son Russe, et le malheureux Amédée est devenu l'amant qu'on embrasse entre deux

portes, qu'on cache dans les placards... Toutes les hontes!... Il a fini par prendre son courage à deux mains et par s'enfuir, mais souillé, désespéré, et il est allé se réfugier chez sa mère, la vieille fruitière de la rue de Seine, dont, par pudeur ou, qui sait? par vanité, il n'avait jamais parlé à cette femme. Sans quoi, Sylvandire serait peut-être allée le relancer jusque-là. Ayant été quittée la première, elle était entrée en folie... Eh bien, il ne peut pas oublier cette créature, il en meurt, il ne fait plus de musique! L'autre jour, quand je suis allé le voir, dans sa mansarde, je l'ai trouvé couché, et il m'a fait peur, avec ses yeux caves et brûlants de fièvre... Sans la maman, m'a-t-il dit, il se serait tué... C'est atroce, n'est-ce pas?... Un musicien ne devrait jamais avoir d'autre maîtresse qu'une fugue de Bach ou qu'une partition de Gluck, ma parole d'honneur!

Maugé eut un petit frisson, sentit quelque chose qui ressemblait à un remords. Mais l'égoïste reprit bien vite le dessus.

— Est-ce qu'on meurt de ça?

Il n'y pensa plus. Mais, l'hiver suivant, au Bal des Artistes, il se trouva brusquement devant Sylvandire, plus belle que jamais dans un costume

rouge de dogaresse et aveuglante de diamants.

— Eh bien, mon auteur, lui cria l'effrontée, on m'a donc lâchée tout à fait depuis l'*Argent-Roi*... Ce n'est pas ma faute à moi toute seule, après tout, si nous avons eu un « four »... Faites-m'en un autre, de rôle, et nous prendrons notre revanche.

L'auteur dramatique, vexé par ce fâcheux souvenir, ne répondit que par un aigre ricanement; puis, bêtement, pour dire quelque chose, il demanda à la comédienne :

— Et les amours?

— N i ni, c'est fini. J'ai repris le collier de misère, répondit la belle fille en touchant les diamants qui étincelaient sur la peau ambrée de sa ferme poitrine de brune. Voici le plus récent hommage de Libanoff... L'ancienne grisette est morte et enterrée, définitivement. Plus d'Ugène, plus d'Amédée, qui fut mon dernier Ugène!... Ah! à propos de ça, Maugé, vous vous rappelez le jour où vous m'avez rencontrée devant cette fruitière de la rue de Seine... Eh bien, je suis passée par là, l'autre matin, en voiture. La boutique était fermée, il y avait un billet encadré de noir collé sur le volet, et j'ai vu s'éloigner le corbillard des pauvres, avec une vieille en deuil qui

marchait derrière... Je suis superstitieuse, moi... Si jamais j'ai encore une envie de pommes cuites, ce n'est plus là que j'irai en manger... C'est dommage, elles étaient excellentes.



*insi tout s'en va, tout disparaît, dit avec un soupir la grosse Madame Castagnède, un peu bourgeoise et naïve, grande liseuse de romans qui font pleurer.*

— Voilà ce que c'est, s'écria Madame de Rocas, que de s'adresser à des poètes de l'école attendrie! Je sais le respect qu'on doit aux choses jugées et aux contes finis, mais si je ne me retenais, je marierais l'alto de M. Coppée à la pensionnaire de M. de Banville, et, vous m'en croirez si vous le voulez, ils seraient capables d'avoir beaucoup d'enfants.

— Fi, dit lady Helmsford, quelles paroles dites-vous là, madame?

Et la pâle Irlandaise, qui a dans sa beauté vague l'attrait et le mystère des blanches fées de son pays, désignait du regard Mademoiselle Suzanne d'Élys, toute mignonne et toute blonde, qui écoutait étonnée avec des yeux grands ouverts.

— Bon, dit la marquise Thérèse, elle en entendra bien d'autres quand M. Catulle Mendès ou M. René Maizeroy nous diront leurs histoires, et l'on ne saurait, par le mauvais temps qu'il fait, l'envoyer avec sa gouvernante cueillir des fleurs sur la terrasse.

La reine Cypris eut une petite toux qui interrompt et se hâta de dire :

— A qui vais-je confier le soin de nous consoler après ces tristes histoires? Monsieur de Maupassant, promettez-nous de ne faire mourir personne.

— Au contraire, madame, dit Guy de Maupassant, avec un sourire qui effraya la reine.

— Oh! pas d'excès dans l'autre sens.

— Je n'aurai garde. J'ai la tête remplie de contes innocents, de contes d'où s'exhale un arome de fleur d'oranger, et même, au lieu de vous dire une histoire, je vous lirai une lettre de jeune femme, une lettre que j'ai trouvée sur la table d'une de mes amies, un soir, il y a huit jours, en la quittant vers quatre heures du matin.

— Suzanne, dit la marquise, je crois que la pluie

a cessé, allez me cueillir une branche de vignes folles.

Guy de Maupassant, qui sans doute n'avait point entendu, déplia un papier qui était peut-être une lettre en effet, et feignit de lire pendant qu'une rougeur montait aux joues de la pâle lady Helmsford.

ENRAGEE?



A chère Geneviève, tu me demandes de te raconter mon voyage de noces. Comment veux-tu que j'ose? Ah! sournoise, qui ne m'avais rien dit, qui ne m'avais même rien laissé deviner, mais là, rien de rien!... Comment! tu es mariée depuis dix-huit mois, oui, depuis dix-huit mois, toi qui te dis ma meilleure amie, toi qui ne me cachais rien, autrefois, et tu n'as pas eu la charité de me prévenir? Si tu m'avais seulement donné l'éveil, si tu m'avais mise en garde, si tu avais laissé entrer un simple soupçon dans mon âme, un tout petit, tu m'aurais empêchée de faire une grosse bêtise dont je

rougis encore, dont mon mari rira jusqu'à sa mort, et dont tu es seule coupable!

Je me suis rendue affreusement ridicule à tout jamais; j'ai commis une de ces erreurs dont le souvenir ne s'efface pas, par ta faute, par ta faute, méchante!... Oh! si j'avais su!

Tiens, je prends du courage en écrivant et je me décide à tout dire. Mais promets-moi de ne pas trop rire.

Ne t'attends pas à une comédie. C'est un drame.

Tu te rappelles mon mariage. Je devais partir le soir même pour mon voyage de noces. Certes, je ne ressemblais guère à la Paulette, dont Gyp nous a si drôlement conté l'histoire dans un spirituel roman : *Autour du Mariage*. Et si ma mère m'avait dit, comme Mme d'Hautretan à sa fille : — « Ton mari te prendra dans ses bras... et..., » je n'aurais certes pas répondu comme Paulette en éclatant de rire : « Ne va pas plus loin, maman... je sais tout ça aussi bien que toi, va... »

Moi je ne savais rien du tout, et maman, ma pauvre maman que tout effraye, n'a pas osé effleurer ce sujet délicat.

Donc, à cinq heures du soir, après la collation,

on nous a prévenus que la voiture nous attendait. Les invités étaient partis, j'étais prête. Je me rappelle encore le bruit des malles dans l'escalier et la voix de nez de papa, qui ne voulait pas avoir l'air de pleurer. En m'embrassant, le pauvre homme m'a dit : « Bon courage ! » comme si j'allais me faire arracher une dent. Quant à maman, c'était une fontaine. Mon mari me pressait pour éviter ces adieux difficiles, j'étais moi-même tout en larmes, quoique bien heureuse. Cela ne s'explique guère, et pourtant c'est vrai. Tout à coup, je sentis quelque chose qui tirait ma robe. C'était Bijou, tout à fait oublié depuis le matin. La pauvre bête me disait adieu à sa manière. Cela me donna comme un petit coup dans le cœur, et un grand désir d'embrasser mon chien. Je le saisis (tu sais qu'il est gros comme le poing), et me mis à le dévorer de baisers. Moi, j'adore caresser les bêtes. Cela me fait un plaisir doux, ça me donne des sortes de frissons, c'est délicieux.

Quant à lui, il était comme fou ; il remuait ses pattes, il me léchait, il mordillait comme il fait quand il est très content. Tout à coup, il me prit le nez dans ses crocs et je sentis qu'il me faisait mal. Je poussai un petit cri et je reposai le chien par terre. Il m'avait vraiment mordue en voulant

jouer. Je saignais. Tout le monde fut désolé. On apporta de l'eau, du vinaigre, des linges, et mon mari voulut lui-même me soigner. Ce n'était rien d'ailleurs, deux petits trous qu'on eût dit faits avec des aiguilles. Au bout de cinq minutes le sang était arrêté et je partis.

Il était décidé que nous ferions un voyage en Normandie, de six semaines environ.

Le soir, nous arrivions à Dieppe. Quand je dis « le soir », j'entends à minuit. Tu sais comme j'aime la mer. Je déclarai à mon mari que je ne me coucherais pas avant de l'avoir vue. Il parut très contrarié. Je lui demandai en riant : « Est-ce que vous avez sommeil ? »

Il répondit : « Non, mon amie, mais vous devriez comprendre que j'ai hâte de me trouver seul avec vous. »

Je fus surprise : « Seul avec moi ? Mais nous sommes seuls depuis Paris dans le wagon. »

Il sourit : « Oui... mais... dans le wagon, ce n'est pas la même chose que si nous étions dans notre chambre. »

Je ne cédai pas : « Eh bien, monsieur, nous sommes seuls sur la plage, et voilà tout. »

Décidément cela ne lui plaisait pas. Il dit pourtant : « Soit, puisque vous le désirez. »

La nuit était magnifique, une de ces nuits qui vous font passer dans l'âme des idées grandes et vagues, plutôt des sensations que des pensées, avec des envies d'ouvrir les bras, d'ouvrir les ailes, d'embrasser le ciel, que sais-je? On croit toujours qu'on va comprendre des choses inconnues.

Il y a dans l'air du Rêve, de la Poésie pénétrante, du bonheur d'autre part que de la terre, une sorte d'ivresse infinie qui vient des étoiles, de la lune, de l'eau argentée et remuante. Ce sont là les meilleurs instants qu'on ait dans la vie. Ils font voir l'existence différente, embellie, délicieuse, ils sont comme la révélation de ce qui pourrait être... ou de ce qui sera.

Cependant mon mari paraissait impatient de rentrer. Je lui disais : « As-tu froid? — Non. — Alors regarde donc ce petit bateau là-bas, qui semble endormi sur l'eau. Peut-on être mieux qu'ici? J'y resterais volontiers jusqu'au jour. Dis, veux-tu que nous attendions l'aurore? »

Il crut que je me moquais de lui, et il m'entraîna presque de force jusqu'à l'hôtel! Si j'avais su? Oh! le misérable!

Quand nous fûmes seuls, je me sentis honteuse, gênée, sans savoir pourquoi, je te le jure.

Enfin je le fis passer dans le cabinet de toilette et je me couchai.

Oh! ma chère, comment dire ça? Enfin voici. Il prit sans doute mon extrême innocence pour de la malice, mon extrême simplicité pour de la rouerie, mon abandon confiant et niais pour une tactique, et il ne garda point les délicats ménagements qu'il faut pour expliquer, faire comprendre et accepter de pareils mystères à une âme sans défiance et nullement préparée.

Et tout à coup, je crus qu'il avait perdu la tête. Puis, la peur m'envahissant, je me demandai s'il me voulait tuer. Quand la terreur vous saisit, on ne raisonne pas, on ne pense plus, on devient fou. En une seconde je m'imaginai des choses effroyables. Je pensai aux faits divers des journaux, aux crimes mystérieux, à toutes les histoires chuchotées de jeunes filles épousées par des misérables! Est-ce que je le connaissais, cet homme? Je me débattais, le repoussant, éperdue d'épouvante. Je lui arrachai même une poignée de cheveux et un côté de la moustache, et, délivrée par cet effort, je me levai en hurlant « au secours! » Je courus à la porte, je tirai les verrous et je m'élançai, presque nue, dans l'escalier.

D'autres portes s'ouvrirent. Des hommes en chemise apparurent avec des lumières à la main. Je tombai dans les bras de l'un d'eux en implorant sa protection. Il se jeta sur mon mari.

Je ne sais plus le reste. On se battait, on criait; puis on a ri, mais ri comme tu ne peux pas croire. Toute la maison riait, de la cave au grenier. J'entendais dans les corridors de grandes fusées de gaieté, d'autres dans les chambres au-dessus. Les marmitons riaient sous les toits, et le garçon de garde se tordait sur son matelas, dans le vestibule!

Songe donc : dans un hôtel!

Je me retrouvai ensuite seule avec mon mari, qui me donna quelques explications sommaires, comme on explique une expérience de chimie avant de la tenter. Il n'était pas du tout content. Je pleurai jusqu'au jour, et nous sommes partis dès l'ouverture des portes.

Ce n'est pas tout.

Le lendemain nous arrivions à Pourville, qui n'est encore qu'un embryon de station de bains. Mon mari m'accablait de petits soins, de tendresses. Après un premier mécontentement il paraissait enchanté. Honteuse et désolée de mon aventure de la veille, je fus aussi aimable qu'on

peut l'être, et docile. Mais tu ne te figures pas l'horreur, le dégoût, presque la haine qu'Henry m'inspira lorsque je sus cet infâme secret qu'on cache si soigneusement aux jeunes filles. Je me sentais désespérée, triste à mourir, revenue de tout et harcelée du besoin de retourner auprès de mes pauvres parents. Le surlendemain nous arrivions à Étretat. Tous les baigneurs étaient en émoi : une jeune femme, mordue par un petit chien, venait de mourir enragée. Un grand frisson me courut dans le dos quand j'entendis raconter cela à table d'hôte. Il me sembla tout de suite que je souffrais dans le nez et je sentis des choses singulières tout le long des membres.

Je ne dormis pas de la nuit; j'avais complètement oublié mon mari. Si j'allais aussi mourir enragée! Je demandai des détails le lendemain au maître d'hôtel. Il m'en donna d'affreux. Je passai le jour à me promener sur la falaise. Je ne parlais plus, je songeais. La rage! quelle mort horrible! Henry me demandait : « Qu'as-tu? Tu sembles triste. » Je répondais : « Mais rien, mais rien. » Mon regard égaré se fixait sur la mer sans la voir, sur les fermes, sur les plaines, sans que j'eusse pu dire ce que j'avais sous les yeux. Pour rien au monde je n'aurais voulu avouer la pensée

qui me torturait. Quelques douleurs, des vraies douleurs, me passèrent dans le nez. Je voulus rentrer.

A peine revenue à l'hôtel, je m'enfermai pour regarder la plaie. On ne la voyait plus. Et pourtant, je n'en pouvais douter, elle me faisait mal.

J'écrivis tout de suite à ma mère une courte lettre qui dut lui paraître étrange. Je demandais une réponse immédiate à des questions insignifiantes. J'écrivis, après avoir signé : « Surtout n'oublie pas de me donner des nouvelles de Bijou. »

Le lendemain je ne pus manger, mais je refusai de voir un médecin. Je demeurai assise toute la journée sur la plage à regarder les baigneurs dans l'eau. Ils arrivaient gros ou minces, tous laids dans leurs affreux costumes, mais je ne songeais guère à rire. Je pensais : « Sont-ils heureux, ces gens, ils n'ont pas été mordus. Ils vivront, eux ! ils ne craignent rien. Ils peuvent s'amuser à leur gré. Sont-ils tranquilles ! »

A tout instant je portais la main à mon nez pour le tâter. N'enflait-il pas ? Et à peine rentrée à l'hôtel je m'enfermais pour le regarder dans la glace. Oh ! s'il avait changé de couleur, je serais morte sur le coup.

Le soir je me sentis tout à coup une sorte de tendresse pour mon mari, une tendresse de désespérée. Il me parut bon, je m'appuyai sur son bras. Vingt fois je faillis lui dire mon abominable secret, mais je me tus.

Il abusa odieusement de mon abandon et de l'affaissement de mon âme. Je n'eus pas la force de lui résister, ni même la volonté. J'aurais tout supporté, tout souffert! Le lendemain, je reçus une lettre de ma mère. Elle répondait à mes questions, mais ne me parlait pas de Bijou. Je pensai sur-le-champ : « Il est mort et on me le cache. » Puis je voulus courir au télégraphe pour envoyer une dépêche. Une réflexion m'arrêta : « S'il est vraiment mort on ne me le dira pas. » Je me résignai donc encore à deux jours d'angoisses. Et j'écrivis de nouveau. Je demandais qu'on m'envoyât le chien qui me distrairait, car je m'ennuyais un peu.

Des tremblements me prirent dans l'après-midi. Je ne pouvais lever un verre plein sans en répandre la moitié. L'état de mon âme était lamentable. J'échappai à mon mari vers le crépuscule et je courus à l'église. Je priai longtemps.

En revenant, je sentis de nouvelles douleurs dans le nez et j'entrai chez le pharmacien dont la

boutique était éclairée. Je lui parlai d'une de mes amies qui aurait été mordue et je lui demandai des conseils. C'était un aimable homme, plein d'obligeance. Il me renseigna abondamment. Mais j'oubliais les choses à mesure qu'il me les disait, tant j'avais l'esprit troublé. Je ne retins que ceci : « Les purgations étaient souvent recommandées. » J'achetai plusieurs bouteilles de je ne sais quoi, sous prétexte de les envoyer à mon amie.

Les chiens que je rencontrais me faisaient horreur et me donnaient envie de fuir à toutes jambes. Il me sembla plusieurs fois que j'avais aussi envie de les mordre.

Ma nuit fut horriblement agitée. Mon mari en profita. Dès le lendemain, je reçus la réponse de ma mère. — Bijou, disait-elle, se portait fort bien. Mais on l'exposerait trop en l'expédiant ainsi tout seul par le chemin de fer. Donc on ne voulait pas me l'envoyer. Il était mort!

Je ne pus encore dormir. Quant à Henry, il ronfla. Il se réveilla plusieurs fois. J'étais anéantie.

Le lendemain, je pris un bain de mer. Je faillis me trouver mal en entrant dans l'eau, tant je fus saisie par le froid. Je demeurai plus ébranlée encore par cette sensation de glace. J'avais dans les

jambes des tressaillements affreux; mais je ne souffrais plus du tout du nez.

On me présenta, par hasard, le médecin inspecteur des bains, un charmant homme. Je mis une habileté extrême à l'amener sur mon sujet. Je lui dis alors que mon jeune chien m'avait mordue quelques jours auparavant et je lui demandai ce qu'il faudrait faire s'il survenait quelque inflammation. Il se mit à rire et répondit : « Dans votre situation, je ne verrais qu'un moyen, madame, ce serait de vous faire un nouveau nez. » Et comme je ne comprenais pas, il ajouta : « Cela d'ailleurs regarde votre mari. »

Je n'étais pas plus avancée ni mieux renseignée en le quittant.

Henry, ce soir-là, semblait très gai, très heureux. Nous vînmes le soir au Casino, mais il n'attendit pas la fin du spectacle pour me proposer de rentrer. Rien n'avait plus d'intérêt pour moi, je le suivis.

Mais je ne pouvais tenir au lit, tous mes nerfs étaient ébranlés et vibrants. Lui, non plus, ne dormait pas. Il m'embrassait, me caressait, devenu doux et tendre comme s'il eût deviné enfin combien je souffrais. Je subissais ses caresses sans même les comprendre, sans y songer.

Mais tout à coup une crise subite, extraordinaire, foudroyante, me saisit. Je poussai un cri effroyable, et repoussant mon mari qui s'attachait à moi, je m'élançai dans la chambre et j'allai m'abattre sur la face, contre la porte. C'était la rage, l'horrible rage. J'étais perdue!

Henry me releva, effaré, voulut savoir. Mais je me tus. J'étais résignée maintenant. J'attendais la mort. Je savais qu'après quelques heures de répit, une autre crise me saisirait, puis une autre, puis une autre, jusqu'à la dernière qui serait mortelle.

Je me laissai reporter dans le lit. Au point du jour, les irritantes obsessions de mon mari déterminèrent un nouvel accès, qui fut plus long que le premier. J'avais envie de déchirer, de mordre, de hurler; c'était terrible, et cependant moins douloureux que je n'aurais cru.

Vers huit heures du matin, je m'endormis pour la première fois depuis quatre nuits.

A onze heures, une voix aimée me réveilla. C'était maman que mes lettres avaient effrayée, et qui accourait pour me voir. Elle tenait à la main un grand panier d'où sortirent soudain des aboiements. Je le saisis, éperdue, folle d'espoir. Je l'ouvris, et Bijou sauta sur le lit, m'embras-

sant, gambadant, se roulant sur mon oreiller, pris d'une frénésie de joie.

Eh bien, ma chérie, tu me croiras si tu veux... Je n'ai encore compris que le lendemain !

Oh ! l'imagination ! comme ça travaille ! Et penser que j'ai cru ?... Dis, n'est-ce pas trop bête ?...

Je n'ai jamais avoué à personne, tu le comprendras, n'est-ce pas, les tortures de ces quatre jours. Songe, si mon mari l'avait su ? Il se moque déjà assez de moi avec mon aventure de Pourville. Du reste, je ne me fâche pas trop de ses plaisanteries. J'y suis faite. On s'accoutume à tout dans la vie...





a fin de la lettre est sans intérêt, dit Guy de Maupassant, en repliant la feuille de papier rose.

— Que la femme qui écrit de si jolies lettres doit être une charmante créature ! s'écria Madame de Berqueneuse dont les toilettes, avec leurs couleurs harmonieuses, font penser aux tableaux de fleurs qu'elle peint à miracle. Pourvu qu'elle ne devienne pas enragée plus tard !

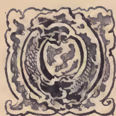
— Croyez-vous, dit Mademoiselle Suzanne d'Elys, en poussant du dehors la porte de la terrasse, que la morsure d'un tout petit chien soit si dangereuse, et d'ailleurs la rage nous prend-elle par le nez ?

— Elle nous prend par où elle peut, s'écria la

marquise Thérèse en pouffant de rire, mais voyez la petite masque qui écoutait derrière la vitre. Venez vous mettre à côté de moi, ma jolie perle, asseyez-vous dans les plis de ma jupe et veuillez écouter sans broncher, sans discuter surtout. Je vous initierai aux secrets de l'art de ne pas comprendre.

— Ce serait dommage, dit Cypris-Colombine, car c'est notre ami Léon Cladel qui va parler. Voyez nos grands arbres qui s'agitent, ils ont l'air de reconnaître l'auteur du Bouscassié. *Je prie leurs branches de s'apaiser et leurs feuilles de se tenir tranquilles. Respirons un peu de grand air et de parfums agrestes.*

QUASI JEUNES


ui, tels quels! et pourtant, âgés, lui, de quatre-vingt-dix-neuf ans, elle, de quatre-vingt-dix-sept, ils avaient célébré leurs « noces d'argent » en 1821, celles « d'or » en 1846, après un demi-siècle de mariage, et s'apprêtaient à fêter celles de « diamant » à la fin de l'Année terrible, époque à laquelle je fis leur connaissance, un matin de juillet...

— Halte! dit mon père, en attachant au tronc d'un ormeau sa mule pyrénéenne qu'il avait traînée par la bride à travers un sentier si rocailleux et tellement à pic que les chèvres mêmes ne l'escaladaient pas sans peine; imite-moi, case

ton oreillarde à côté de la mienne, et viens par ici.

— Voilà, répliquai-je après m'être séparé de ma monture qui tondait déjà les ombelles d'un chardon; y sont-ils?

— Oui; baisse-toi, regarde à travers cette haie et tu les verras tous deux...

Elle, assise sur un tas de javelles, filait sa quenouille et, parfois, en mouillant le chanvre enroulé autour du roseau, bénigne, elle caressait de ses yeux pers un chat blanc comme une hermine et pelotonné contre ses jupes, qui se chauffait au soleil. Lui, non loin de là, binait la vigne de son verger, et, de temps à autre, il tortillait les oreilles à l'un des surgeons de ces lévriers sarrasins que les Mores amenèrent avec eux en Espagne, et, sifflotant une ariette vieillotte, il couvait de ses prunelles grises sa neigeuse compagne et lui souriait tout comme si le sang fougueux de la jeunesse eût encore circulé dans ses veines.

— Il fait une belle lumière aujourd'hui, n'est-ce pas, Manon?

— Certes!

— Et tu travailles avec beaucoup de plaisir aussi, toi?

— Mais oui, Louiset, et je ne me suis jamais sentie en meilleure santé! Remercions Dieu!

La cloche d'une église rurale au loin tintait… Il ôta sa coiffe de laine et, tandis qu'il se signait, elle s'agenouilla dévotement. Très droit, assez dodu, fort basané, toutes ses dents, il avait un air non moins ingénu qu'elle-même un peu ragote et dont les joues semées de taches de rousseur s'épanouissaient sous la toque rembourrée des montagnardes du Rouergue.

— Et maintenant, ajouta-t-il après avoir récité des oraisons patoises, embrasse-moi, la mienne ?

— Avance, le mien !

Il s'approcha d'elle et lui baisa doucement les paupières. Attendris et ravis de leur accolade, Montauban Tu-Ne-Le-Sauras-Pas et moi, retenant notre souffle afin de ne pas les troubler, nous les contemplions en silence, et je ne sais quelle délicieuse sensation nous éprouvâmes quand leurs chevelures également bouclées et chenues se mêlèrent.

— Tu m'aimes toujours autant, petite brunette ?

— Oui, mon blondin !

Un soupir jaillit de ma poitrine gonflée, et d'une voix moins assurée qu'il ne l'eût voulue, mon père les héla :

— Si nous ne dérangeons personne, nous

entrerons chez vous, anciens; excusez, s'il vous plaît?

— Il n'y a pas d'excuse; entrez à pied comme à cheval; les portes sont ouvertes, gens!

Et quand nous parûmes côte à côte, le vieux terrien s'écria :

— Vous, c'est vous, les meuniers de La Lande!... Il convient de se rafraîchir; un peu de viande, ma belle!

— Oui, répondit-elle avec une révérence d'antan et les lèvres égayées d'un sourire de fillette; oui, tout de suite!

Elle pénétra sur-le-champ sous un toit de chaume, et bientôt en ressortit avec une bouteille de piquette, quatre verres, et plus de vingt fois en une heure, nous trinquâmes en causant du passé, du présent et de l'avenir. Ils s'étaient épousés en l'an II de la première République, la grande! et le dernier des quinze enfants qu'ils avaient engendrés et qu'elle avait conçus et nourris à la mamelle leur était né le lendemain du jour où le terrible empereur, prisonnier des Anglais, partit pour Sainte-Hélène. Et, depuis lors, s'ils avaient bien trimé, bien sué, le ciel les avait assistés suffisamment. Toute leur marmaille était mariée, établie, les uns à gauche, les autres à

droite, et leur aîné Jacoumet était déjà bisaïeul. On se visitait de loin en loin, et le soir de la fête votive, ils présidaient, eux, le repas de la famille, qui se composait à cette heure de leurs quinze mâles ou femelles, ayant eu quarante-neuf filles et trente-deux garçons, lesquels, à leur tour, en avaient fabriqué trois fois autant; en sorte que l'on se trouvait ce jour-là plus de quatre cents chrétiens à table; et tout ce monde était sorti d'eux, d'eux seuls, une paire de braves pigeons qui jadis avaient roucoulé de leur mieux... et voilà!

— Tenez, leur dis-je au moment de remonter en selle, en leur tendant une tourte ainsi qu'un tonnelet de cahors que ma charitable mère avait fourrés dans ma gibecière en me priant de les remettre à ces vieillards aimés et vénérés, acceptez ça, c'est de la part de celle qu'on appelle la bonne voisine en bas, dans la vallée.

Ils accueillirent le cadeau très délibérément et dialoguèrent entre eux de même que si nous n'avions plus été là.

— Dimanche, après la messe, on festinera, si le cœur t'en dit, Minette?

— Oui, Minou; seulement, méfie-toi de ce vin, il porte au cerveau. Si tu n'es pas sage

comme une image après l'avoir bu, gare à toi, pacant! Il ne siérait pas, à présent qu'on est un peu sur le tard, de faire encore des folies.

— Ah! que veux-tu, mignote; je fus, suis et serai toujours un peu fou, moi!

— Fringant, t'est-il permis de l'être encore, eh! tu n'as pas de honte, oh!...

Cette pastorale, cette églogue, cette idylle, cette bucolique, il y a dix ans qu'elle est gravée sur ma rétine et que le cœur me bat en songeant à ce couple de patriarches aujourd'hui disparus.

— Un malheur est arrivé l'autre nuit auprès d'ici, nous dit-on un soir, à la brune; la *Centenale* (centenaire) du Pic-Rouge est morte subitement. On l'enterre demain à midi.

Vingt heures après l'annonce de cette nouvelle fatale, je débouchai sur l'âpre colline où la chaumière des longévites se dressait au centre d'un plateau presque entièrement déboisé et où des blocs de roche rougeâtre mis à nu semblaient saigner dans les entrailles de la terre. Assujetties au timon d'un char à quatre roues, deux vaches au poil d'une couleur non moins ardente que celle du sol, ayant devant elles une ânesse attelée en flèche, meuglaient, sucées par le taon qu'elles flagellaient en vain de leurs queues et, tout au

milieu de l'aire, une lice que j'avais flattée en passant hurla lugubrement à l'aspect d'un abbé suivi de quelques adolescents en soutanelle écarlate. Ayant aspergé d'eau bénite la bière déjà placée sur le lit à jour du chariot, ils marchèrent vers la maisonnette que « l'ange noir avait visitée ». A ce moment-là, sur le seuil, illuminé par l'implacable flambeau des ciels du Midi, parut le veuf... Hé! lui, lui qui hier encore, guilleret, était moins cassé que le sexagénaire le plus dégourdi, me sembla plus caduc, plus décrépit que ne le serait tout homme ayant vécu dix siècles. Ahuri, tête nue, exsangue, aussi blême que la cire des cierges d'église, il s'avança chancelant, ainsi qu'un imbriaque, vers les quatre ou cinq cents personnes réunies là, sa parenté si nombreuse y étant venue presque tout entière. Il serra mes mains à son insu, puisque ses yeux noyés de larmes ne le servaient guère, et je tressaillis au contact des siennes, aussi rigides et plus froides que des branches de fer. On lui posa bientôt sur le crâne un antique feutre rappelant le couvre-chef des contadins sous Louis XVI et qu'il avait vainement cherché de la cave au grenier, car, affirmait-on autour de moi, depuis la veille il était quasiment tel qu'un aveugle et ne reconnaissait plus sa

droite de sa gauche. Au son argentin de quelques clochettes de sacristie, dont l'écho répétait dans les gorges farouches d'alentour les glas de deuil, le convoi se mit en route. Après avoir à diverses reprises fait halte au déclin du coteau criblé de fondrières dans lesquelles les bêtes à cornes s'abattaient en mugissant, et l'ânesse en brayant, on parvint à la porte d'un misérable cimetière au milieu duquel béait, entre des multitudes de maigres croix, toutes moisies, une fosse fraîchement creusée. En quelques minutes s'acheva la cérémonie, et le curé battait déjà en retraite, que le mari de la défunte, soutenu sous les aisselles par deux de ses fils agenouillés comme lui sur le bord de la tombe, se redressa péniblement, élevant vers les cieux ses bras convulsés, et ses lourdes paupières, sous lesquelles on ne distinguait que deux trous enflammés où suintait du sang. Et debout devant l'abîme où tout ce qui fut sa joie en ce monde était englouti pour toujours, étendant comme pour la bénir, Elle, ou du moins ce qui restait d'elle, ses grosses mains rugueuses que des veines en relief rayaient telles que des ficelles teintes en noir, il ouvrit sa bouche d'ou nul mot n'émana... rien! On voulut l'entraîner, il résistait; tout à coup une roulade de sanglots se

ruèrent, hors de sa poitrine, tumultueux et brisés. Enfin, enfin, il glapit en bégayant comme un bébé ces deux paroles-ci :

— Compagnonnette, ô ma compagnonnette... ette, ette, ette!

Et pesamment, il se renversa sur la glaise, évanoui.

— *Lou pépé* (l'ancêtre) ne conservera plus longtemps ses os, murmurait sa lignée en l'emportant; ah! pauvre, pauvre Lui!...

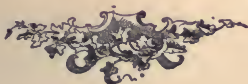
Quelques jours après l'inhumation de sa moitié, j'allai le voir. Entouré de quelques ménagères qui mâchaient du latin en lui donnant des bols de tisane qu'il s'efforçait de boire à petits glouglous, il était étendu comme un crucifié sur le vaste lit à baldaquin où tant de fois il avait, selon la loi de nature, fécondé celle à laquelle il s'était uni, vierge comme elle, et que durant plus de quatre-vingts ans il n'avait jamais trompée. En partant, l'épouse loyale avait pris avec elle l'âme de son fidèle époux. Il me reconnut à mon langage, et d'une voix éteinte, si basse que je l'ouïs à peine, il me dit que depuis son malheur il avait bien baissé : les jambes, les épaules, les bras, l'estomac, la tête et le cœur, tout lui avait manqué à la fois; en la perdant, il avait tout perdu! Qu'il lui tardait de

la revoir! Oh! plût au bon Dieu de le retirer auprès d'elle et de l'y garder pendant toute l'éternité. Puis il me serra les mains et je crus qu'elles se pétrifieraient entre ses doigts blafards, complètement gelés. Et tandis qu'en ma présence il grelottait et claquait des dents, déjà cadavre, comme celle qu'il réclamait sans cesse et qui ne savait plus répondre à son appel :

— Ancien, lui demandai-je, avez-vous donc bien froid?

— Oui, répliqua-t-il en exhalant ses dernières forces dans cette suprême confidence, oh! bien, bien froid, oui; depuis qu'elle m'a quitté, ma tourterelle, je ne peux plus me réchauffer, moi, son tourtereau; compagnonnette, ô ma compagnonnette!...

Il pleurait et riait comme un enfant en baisant la place désormais vide à côté de lui, dans le grand lit conjugal.





H! ques poulit, aquet counto! s'écria Madame de Rocas, en applaudissant, extasiée, au récit de Léon Cladel presque son compatriote.

— Mais, demanda l'auguste petite personne que l'on appelle dans son duché la princesse de Ringsfeld et, à Paris, Son Altesse Rosalinde, est-il bien sûr que l'on puisse avoir cent ans?

— Au moins, madame, dit François Coppée, mais à la condition de n'avoir aimé qu'une seule femme.

Un murmure d'incrédulité passa dans l'air comme un souffle.

Cypris étendit son bras blanc de l'air de Thétis apaisant les flots. Mais combien son bras était plus beau que celui de Thétis !

— Je suis bien aise, dit-elle, de voir de pareilles maximes promulguées sous mon règne ; puisque c'est toujours le temps d'aimer, pourquoi n'aimerait-on pas tout le temps ?

— La même personne ?

— Ventrebleu ! s'écria la marquise Thérèse avec une colère réelle, sachez, monsieur de Maupassant, qu'on n'aime jamais que la personne qu'on doit aimer toujours.

Guy de Maupassant se le tint pour dit et sembla convaincu.

— Seulement, reprit la marquise, on se trompe quelquefois et on cherche.

— Comme don Juan, qui s'est trompé mille et trois fois au moins, insinua René Maizeroy.

— J'impose rigoureusement silence à cette voix qui sort des ténèbres. Ce sont là des philosophies hors de saison. Qu'on m'amène un poète. Ah ! justement en voici un.

Un poète, en effet, s'avançait, appelé par un signe du royal éventail.

— Vous allez nous faire un conte, lui dit Cypris-Colombine.

— Lequel, madame?

— Celui que vous voudrez.

Catulle Mendès, obéissant à l'ordre souverain, leva les yeux au ciel, et parla de la sorte :

LA BONNE JOURNÉE



UE les providences me donnent le cœur d'un enfant et l'âme d'un poète, avec les jambes infatigables d'un Basque chasseurs d'isards ; qu'elles ajoutent à ces précieux dons, — si leur générosité est inépuisable ! — les cinq sous toujours renouvelés du perpétuel Ahasverus, lequel, en supposant qu'il mette la main à la poche une fois par heure seulement, n'a pas dépensé, depuis qu'il marche, moins de quatre millions cinquante-neuf mille cent quatre-vingt-quinze francs ! je ne m'attarderai pas un seul instant à corriger les épreuves de mon prochain livre, ni même à guetter ma voisine d'en face qui va et

qui vient dans son cabinet de toilette derrière les deux mousselines également transparentes de son rideau et de sa chemise : mais, le bâton en main, le sac à l'épaule, je m'en irai, — pour ne plus revenir, — par delà les banlieues, à travers les champs pleins de soleil où, le long des frais sillons, sautillent les bergeronnettes, à travers les bois mystérieux et clairs, où la sieste s'endort si vite, les reins dans les mousses, la nuque sur une racine d'arbre, dans la braise vaporisée de l'air, parmi le vol des mouches vertes et dorées!

De tout ce qu'il faut pour être un heureux vagabond, il ne manquait rien à Philippe, — que les cinq sous; il s'en passa; il quitta Paris par un matin d'azur entre les cheminées et de moineaux sur les toits.

Dès qu'il fut dans la campagne, il s'arrêta un instant, leva un doigt mouillé, pour apprendre vers où soufflait le vent, et s'en alla de ce côté. Car la brise est la bonne conseillère des itinéraires bohèmes, et c'est à elle qu'il faut demander son chemin; à moins qu'on ne préfère s'en rapporter à la première hirondelle qui passe. Le ciel était si libre de nuées, et d'un bleu si diaphane,

que Philippe s'attendait à voir transparaître, au loin, de vagues volées d'anges; et, à force d'aspirer à pleins poumons la fraîcheur lumineuse de l'air, il lui sembla enfin qu'il l'avait dans son cœur dilaté par la joie, ce ciel, avec son immensité et avec ses anges! Comme il côtoyait la lisière d'un petit bois, il vit dans un arbre, parmi les plus hautes branches, un très jeune homme pâle, grêle, aux longs cheveux, qui, la tête inclinée, avait l'air de parler bas dans les feuilles à quelqu'un de caché ou d'invisible. « Que faites-vous là, monsieur? demanda Philippe. — Monsieur, répondit celui qui était dans l'arbre, Pline le naturaliste, pour établir que les rossignols sont aptes à imiter la voix humaine et doués en outre d'une mémoire très remarquable, raconte que, dans une auberge des environs de Rome, plusieurs de ces oiseaux avaient la coutume de se raconter les uns aux autres, dans leurs cages, le soir, les propos politiques tenus pendant le jour par les rouliers attablés. Or, j'ai découvert dans ce chêne un nid de rossignols, et je récite tout bas des rondels et des ballades aux petits encore sans plumes, pour qu'ils les chantent, plus tard, à l'écho des nuits, l'été! — Vous faites donc des vers, monsieur? — Quoi! est-ce que vous n'en faites point?

je viens justement d'achever une petite élégie printanière, que je vous dirai volontiers. » Et le poète, sans descendre de l'arbre, déclama languissamment ces strophes frivoles et mélancoliques :

Puisque les roses sont jolies
Et puisque Jeanne l'est aussi,
Tout fleurit dans ce monde-ci ;
Et c'est la pire des folies
Que de mettre ailleurs son souci,
Puisque les roses sont jolies
Et puisque Jeanne l'est aussi.

Puisque vous gazouillez, mésanges,
Et que Jeanne gazouille aussi,
Tout chante dans ce monde-ci :
Et les saintes harpes des anges
Ne feront jamais mon souci,
Puisque vous gazouillez, mésanges,
Et que Jeanne gazouille aussi.

Puisque la belle fleur est morte,
Morte l'oiselle, et Jeanne aussi,
Rien ne vit dans ce monde-ci ;
Et j'attends qu'un souffle m'emporte
Dans la tombe, mon seul souci,
Puisque la belle fleur est morte,
Morte l'oiselle, et Jeanne aussi.

Philippe s'éloigna en souriant, sans une parole, de peur que la prose ne fît s'évanouir le rythme

léger des strophes, épars encore dans l'air. Mais, quand il fut un peu loin, il se retourna vers la lisière du bois : le poète, dans l'arbre, agitait doucement, du côté du vagabond, comme on fait d'un mouchoir qui dit adieu et souhaite bon voyage, la frêle branche feuillue où était le nid de rossignols.

Lorsque midi sonna sous les ardoises pétillantes de soleil d'un fin clocher là-bas, il y avait trois heures que Philippe avait faim. S'il n'était pas entré dans quelque auberge, ce n'était pas faute d'auberges en effet, — la dernière qu'il eût rencontrée lui envoyait, toute proche encore, par la fenêtre, une bonne odeur de lard aux choux et des grésillements de friture dans la poêle! — mais c'était qu'il n'avait pas de quoi payer le plus modeste écot. La poche plate comme le ventre. Et la faim, croissant toujours, se faisait impérieuse. Or, une chèvre broutait le gazon d'un fossé, blanche, toute petite, grêle, avec des sautèlements qui effarouchaient les libellules et les mouches. Un dessein féroce traversa l'esprit de Philippe : s'emparer de la chèvre, l'emporter

dans le bois profond, l'égorger, la faire griller, chair, peau et toison, sur un bûcher de branches flambantes, ou la dévorer crue avec des ricanements de Fuégien dont les dents heureuses s'ensanglantent. Mais la jolie bête s'approcha, en trois bonds, s'assit sur son derrière; puis, levant ses cornes, qui étaient dorées, elle se mit à remuer très vite les pattes de devant comme un lapin qui bat du tambour. Philippe, charmé, baisa entre les yeux, sans la mordre, la petite chèvre blanche, trop gracieuse pour être mangée, et lui fit signe de s'en venir avec lui. Elle voulut bien; ils cheminèrent de compagnie, elle, avec des gambades, lui, un peu lent, maussade, elle, broutant çà et là les ronces, lui, l'enviant avec rage! Car sa faim, désormais, était forcenée, n'entendait plus raison, se moquait bien des belles plaines et de l'horizon lumineux, — ça ne se mange pas, l'horizon! — aurait avalé, épines et fleurs, les roses sauvages de la route, ne savait ce qui la tenait de mâcher à même l'écorce des vieux ormes! Mais, tout à coup, des cris de joie, et des gestes de toutes les couleurs. « La voilà! regardez! c'est bien elle! un monsieur nous la ramène. Ah! petite gueuse! Mais la voilà. Merci, monsieur! » Et les saltimbanques dont le déjeuner interrompu montrait, à

côté de la maison roulante, sur la nappe verte de l'herbe, de la viande rouge et des tomates crues et des litres à demi pleins d'un vin noir, exigèrent que le voyageur prît sa part de leur repas. Alors Philippe mangea avec la gloutonnerie formidable d'un boa qui engouffre un buffle; puis, entre un clown rose et noir, barbouillé de farine, et le jocrisse de la parade, en veste jaune, coiffé du chapeau de Tabarin, il vida douze fois de suite son verre à la santé de Thespis hospitalier!

Le parc que Philippe regardait à travers la grille, à l'heure où le soir monte, était vaste, paisible, correct, avec ses quatre massifs qui se faisaient pendant au milieu des quatre pelouses; et, à droite, à gauche, au fond d'une allée princière dont les branches se rejoignaient en voûte, on voyait luire, comme au bout d'un tunnel, une claire rondeur de prairie encore ensoleillée. Devant le haut perron du château, où, dans de grands pots de faïence bleue qui miroite, s'évasent des plantes grasses, une jeune femme en peignoir clair, sous la paille d'or d'un de ces cha-

peaux qui, traversés de lumière, quadrillent d'ombre et de jour le visage, tenait une broderie entre ses longues mains pâles, et ne brodait pas, rêveuse; tandis qu'un gros homme, à côté d'elle, — son mari sans doute, — lourdement renversé dans un balancin de cannes, lisait un grand journal tout ouvert. Et cette femme, svelte, un peu frêle, qui songeait, était exquise! Philippe, le voyageur sans maison et sans amour, envia le possesseur du beau château et de la belle épouse. Mais elle leva la tête et regarda le vagabond. Elle le regarda longtemps, avec une douceur qui souriait presque; et, quand ses yeux se furent détournés un instant vers le gros homme lisant toujours son journal, elle eut un air qui s'attrista, baissa le front, avec un soupir, plus rêveuse, à cause peut-être du jeune passant qui était là, de l'autre côté de la grille, si près, si loin...

Il avait marché tout le jour, seul, libre, heureux, sous le soleil, dans le vent, le long des grandes routes et par les étroits sentiers, sur les cailloux et sur les herbes, traversant les villages sans s'y arrêter, ne s'attardant que dans les bois pour boire

à quelque source ou pour l'entendre chanter, et, quand ce fut la nuit, il n'était pas las encore, tant le plein air lui avait renforci les muscles et vivifié le sang! Même il eût volontiers dansé avec les gens du bourg qui se démenaient joyeusement sous un hangar grand ouvert, au son d'un violon et d'une clarinette. C'était un soir de noce, avec les cris et les gros rires de la bonne humeur paysanne. Mariage d'un fermier avec une fermière. La mariée, belle fille, était grasse avec les joues rouges, le marié était fort. De quoi être embrassée, de quoi bien étreindre. Ils faisaient, dans la lourde danse, l'apprentissage de l'enlacement. Philippe manqua de modération! il prit par la taille une des demoiselles d'honneur, et la baisa dans le cou. L'idée de se marier cette nuit-là, lui aussi. Mais son audace eut des suites fâcheuses. Tous se ruèrent sur lui, en tumulte, avec des injures, levant des bancs, brandissant des fourches, et il s'enfuit à travers plaine comme le cerf devant la meute. Meute redoutable, qui le gagnait de vitesse, qui l'atteindrait bientôt. Gare les bancs sur la tête, et les fourches dans les reins! il se jeta plus avant dans la nuit, avec un emportement furieux. Il fallait échapper à tout prix. Il escalada des haies, sauta

des fossés, s'empêtra dans des ronces, s'en délivra, courut plus vite encore, et ne s'arrêta, éreinté, sur le foin d'une grange ouverte à tout vent, que lorsqu'il n'entendit plus la poursuite menaçante des paysans. Hors de péril, enfin!

— Mais où diantre suis-je?

— Chez moi, dit une voix de femme, qui n'était pas douce.

— Qui êtes-vous?

— La mendiante.

Il la traîna dehors, pour mieux la voir, sous la clarté des astres. Rude et jeune, hâlée, en haillons, et montrant la chair par les trous, elle riait avec des dents de bonne louve, les deux poings sur les hanches. Il la serra contre lui, à pleins bras, et, bien qu'elle ne lui demandât pas l'aumône, il la lui fit!

Et pendant la belle nuit chaude, Philippe, plein de pitié pour les gens corrects qui travaillent dans les villes et dorment sous les toits, glorifia le bon hasard des routes bohèmes qui lui avait donné, en une seule journée, le salut d'un poète précepteur de rossignols et chanteur de vers dans les

arbres, une place au repas des baladins errants, une part dans la rêverie attendrie d'une patricienne, et l'amour d'une pauvresse, dans le foin, sous les étoiles !





'EST fort bien, dit Madame Castagnède, et j'en souhaite autant à tous ceux qui voyagent à l'aventure. Mais j'admire comme les auteurs s'inquiètent peu du temps qu'il pourrait faire. Ne pensez-vous pas que Philippe, tombant après une journée de pluie dans les bras d'une pauvresse mouillée jusqu'aux os, se fût moins bien accommodé de son voyage?

Madame de Berqueneuse sourit à cette malice un peu bourgeoise.

— Vous oubliez que les poètes ont des droits absolus sur la nature, ce sont des demi-dieux qui font la pluie et le beau temps. Quand ils tirent une aurore

de leur poche, et qu'ils constellent une nuit d'étoiles souriantes, vous n'avez rien à dire si le décor est bien posé.

— C'est pourtant une histoire sans décor que vous allez entendre, dit Cypris, qui causait depuis quelques instants avec Alphonse Daudet.

Et le poète de tant de beaux romans, secouant ses cheveux noirs, commença d'une voix sonore et douce comme un chant :

UN VEUVAGE

DE TOURTERELLE



OUT Paris se rappelle encore la douleur de Madame de Sora quand elle perdit son mari. Derrière cette porte tendue de noir, ce deuil parisien, chiffré, blasonné, il y eut un terrible désespoir d'Espagnole, toutes les exagérations démonstratives de ces pays, païens à force d'être catholiques, où l'on adore les christs sanglants et les vierges au cœur percé de glaives. La princesse coupa ses cheveux, s'enferma, ne vit plus personne. Avec ses vêtements noirs, sa jeune tête rose, elle avait l'air d'une novice, dans son hôtel changé en couvent. Elle passait ses

journées en face du portrait de son mari, et dînait solitairement dans la grande salle où l'on mettait tous les soirs deux couverts. La canne, le chapeau du prince étaient posés dans l'antichambre à leur place habituelle, comme si le maître, parti pour toujours, venait de rentrer chez lui. Et ce souvenir, entêté aux choses extérieures, avivait le désespoir de la pauvre femme et lui faisait les vides de l'absence encore plus grands.

De tout ce tourbillon de visites, de bals, de réceptions, de concerts où ils s'étaient rencontrés et aimés, qui entouraient leur bonheur d'un cadre mondain et élégant, elle n'avait gardé qu'une seule amie, la comtesse Ancelin, une chanteuse de salons, qui devait à sa belle voix d'être restée l'intime de la princesse. Cette grande douleur inconsolable et bruyante s'irritait de toute causerie, mais se plaisait à entendre chanter auprès d'elle. Cela l'aidait à pleurer.

Deux ans s'écoulèrent ainsi. Le veuvage était aussi douloureux, aussi austère. Seulement les cheveux repoussaient serrés et fins, avec des révoltes de vie, des frisons, des ondulements. Le deuil en était comme éclairci, égayé, et ne semblait plus qu'un caprice d'élégance. C'est alors que le neveu de Mme Ancelin, rencontrant la prin-

cesse chez sa tante, s'en éprit éperdument et songea à l'épouser. Au premier mot qu'on essaya de lui dire, la veuve s'indigna. Pour elle le prince vivait encore, et cette offre lui semblait une injure, une proposition d'infidélité. De quelque temps elle ne revit plus son amie. Le jeune homme s'en alla, essaya d'oublier, revint et montra tant d'amour et de désespoir, que Mme Ancelin en prit pitié et résolut de vaincre les scrupules de la princesse... Mais comment persuader cette nature singulière, qui ne raisonnait jamais et ne vivait que d'emportements et d'enthousiasmes?

Elle pensa qu'une passion si exclusive devait forcément être jalouse, et chercha à se procurer d'anciennes lettres du prince. Ce n'était pas très difficile; M. de Sora ayant beaucoup écrit avant son mariage, et disséminé ses pattes de mouche dans une foule de petits coffrets, de petits tiroirs fermés à clé, si bien cachés les uns aux autres, que chacun d'eux pouvait se vanter de posséder tout seul le blason parfumé du grand seigneur.

Pour apporter quelques feuillets d'un roman banal et sans date, Mme Ancelin eut le courage de se faire rouvrir cet hôtel qui était comme le tom-

beau du mort, un tombeau muet, fleuri, où pleurait tout le jour une statue vivante, et de montrer ces lettres à la veuve.

Ce ne fut pas une douleur, mais un écroulement. Pauvre petite princesse ! Ses années de bonheur, le temps du veuvage, tout roula, disparut dans le même abîme de mépris et de colère. Il ne lui resta plus rien qu'un immense désir de se venger. Le portrait fut exilé de sa chambre. Elle fit enlever le second couvert, cette place gardée et vide qui l'empêchait d'être seule ; et dans l'antichambre encombrée, désormais ouverte aux visites et aux promenades, on ne vit plus la canne ni le chapeau qui y étaient restés si longtemps. Il y eut des fêtes à l'hôtel de Sora, des bals, des soupers. Ainsi qu'un ciel changeant qui se délivre d'une trop longue nuit, la princesse, en gris, en lilas, en rose, en bleu, revint à son premier éclat. Puis un soir, en se promenant dans sa petite serre, elle dit au neveu de Mme Ancelin, qui la suivait comme une ombre triste depuis qu'elle reparaissait au soleil : « Maintenant, je serai votre femme quand vous voudrez. » Elle aurait voulu que ce fût tout de suite, là, dans la serre.

Très peu de temps après, ils étaient mariés,

heureux, elle, avec une sorte de rage, lui, troublé, étonné de cette passion subite, et jouissant de son bonheur sans trop chercher à l'analyser. Dans le monde, on parla beaucoup de ce mariage. La baronne Ancelin, habituée aux phrases de ses romances, eut même un mot charmant à ce propos : « Voyez-vous cette princesse!... on croyait qu'elle pleurait, elle roucoulait... C'était un veuvage de tourterelle. »

Six mois se passèrent. Les nouveaux mariés étaient à la campagne, dans un château des environs de Paris. C'est là que l'amie vint les retrouver. En les regardant promener si tranquillement leur bonheur parmi les pelouses unies et les charmilles silencieuses, cette charmante baronne, qui ne voyait jamais très loin, ayant toujours les yeux ouverts sur la minute présente, leur dit tout à coup :

— C'est pourtant moi qui vous ai faits si heureux... Allons! je ne regrette pas mon mensonge.

La princesse eut un mouvement brusque.

— Comment!... Quel mensonge?

— Eh! oui, ma chère, je peux bien tout vous dire, maintenant... Ce pauvre prince n'était pas si noir que je vous l'avais fait. Ces fameuses

lettres avaient cinq ans de date... Vous n'étiez pas mariés, alors.

— Vous avez fait cela? dit la princesse, et elle les regardait tous les deux avec des yeux fous. Le prince mort, oublié, dont elle ne portait plus le nom, venait de reprendre sa place tout entière. Le mari le vit bien au geste qu'elle eut pour s'éloigner de lui. Sans explication, ce fut fini pour eux. Elle s'enferma chez elle, et, dans une agonie qui dura huit jours, se livra à tous les remords qui la tourmentaient. La malheureuse femme s'était remariée sans amour, par vengeance, et la faute du prince n'ayant pas existé, elle se sentait criminelle envers lui, honteuse d'elle-même.

Quelle pitié pour ce souvenir chassé si brutalement et qui revenait avec la même violence! Le pauvre amoureux se tenait à l'écart, sachant bien qu'il n'était rien pour elle, et que l'ancienne passion, revenue si vivante, avait tué l'autre du coup. Elle lui parla froidement, ainsi qu'à un étranger, l'assura de son pardon, persuadée qu'il n'était pas complice. Au dernier moment, comme Mme Ancelin pleurait auprès d'elle, prise de remords sans bien comprendre sa faute, la princesse se pencha vers cette âme légère qui était venue papillonner sur sa route si sévère et si droite,

puis elle dit d'une voix trop faible pour que la plainte pût ressembler à un reproche :

— Tu vois, je ne roucoule pas... je meurs.

Et c'était vrai.





ADEMOISELLE d'Elys poussa un sanglot involontaire, et se jeta dans les bras de la marquise.

— Oh! dit-elle, elle meurt trop vite, je ne m'y attendais pas. Est-ce qu'on meurt ainsi, tout à coup, de tristesse?

Cypris-Colombine étouffa elle-même un soupir, puis, secouant l'attendrissement qui alanguissait son maintien, elle chercha des yeux dans la foule et appela d'un signe un grand jeune homme aux cheveux très courts, d'un aspect un peu militaire, qui arriva en tordant le bout de ses moustaches.

— Colonel, dit-elle, vous allez parler. Je sais avec quel art jeune et délicat, vous pétrissez le réa-

lisme et la poésie pour en faire de petits gâteaux pour les dames. Vos nuages sont faits d'envolées de poudre de riz, vos brises sont des parfums de boudoirs et vos pluies sont des gouttes de white-rose. Dites-nous un des beaux contes que vous savez.

— Madame, dit René Maizeroy, quoique j'aie le désespoir de n'être pas colonel et que je me fournisse de fleurs à la campagne, j'accepte la critique qui sort d'une bouche pareille, et puisque vous le voulez, je vous conterai une petite histoire d'hier, celle de Nini Rosalin.

— Cette fois, Suzanne, dit la marquise, vous irez sur la terrasse, pour de bon.

NINI ROSALIN

A femme se pendait au bras du comte avec des chatteries caressantes, frottait sa peau douce imperceptiblement parfumée de veloutine contre le visage ridé de ce vieux qu'elle avait arrêté tout à l'heure parmi la cohue de passants qui allait et venait le long du boulevard strié de coups de lumière par les devantures des cafés, et elle lui murmurait à l'oreille des phrases lentes et prometteuses qu'il écoutait en la regardant dans les yeux. Elle était jolie. L'air d'une gamine qui s'est lassée de croupir au fond d'un atelier dont les fenêtres donnent sur une cour obscure, de revenir chaque soir au logis

comme une petite fille bien sage, et qui a roulé au trottoir sans savoir ce qu'elle faisait. Sous la voilette, ses cheveux roux rayonnaient comme poudrés d'une poudre d'or. Le regard avait une câlinerie féline. Les lèvres avivées de carmin gardaient une meurtrissure de baisers passionnés. Elle penchait un peu la tête en parlant. Les bouts de ses seins marquaient son corsage de deux pointes troublantes. Vingt ans. Peut-être quinze. Est-ce qu'on connaît leur âge? Et tandis qu'elle marchait, ses jupes empesées claquaient comme des voiles de navire qu'on cargue hâtivement avant d'entrer au port. Le comte Zzavody sortait du Café Anglais. Il avait bu deux bouteilles de champagne, selon son habitude. Il ne savait où aller, où finir sa soirée. Cette fille ou une autre. Ne se ressemblaient-elles pas toutes comme des copies de tableaux? Il l'emmena. Que se passa-t-il ensuite entre eux dans la chambre banale d'hôtel garni où ils s'étaient enfermés? Par quelles complaisances patientes, par quelles surprises sensuelles, par quelles tentations arriva-t-elle à engluer jusqu'aux moelles l'amant d'occasion qui l'avait ramassée pour une nuit ou pour une heure! On ne la revit plus balayer la poussière en une incessante promenade de quelques pas, du

Vaudeville à la place de l'Opéra, on n'entendit plus sa voix encore claire, mendier avec une timidité gauche de commençante, et les rouleuses accoutumées à la coudoyer chaque soir murmuraient envieusement, quand on les questionnait :

— Nini Rosalin ! Elle s'est cavalée avec un miché sérieux.

Le comte Zzavody avait eu comme un retour de jeunesse en se réchauffant tout l'être contre ce corps d'enfant savoureux et rose. Il avait senti à nouveau battre son cœur comme une horloge détraquée en appuyant sa bouche contre les lèvres fraîches de Nini, en enfonçant ses doigts tremblotants dans la fauve toison dénouée qui l'enveloppait jusqu'aux reins d'un manteau superbe et fin de reine. Elle riait d'un rire enchanteur qui évoquait les nuits de lune où les rossignols s'appellent d'arbre en arbre. Il se dégageait un ensorcellement vague de sa chair qui frissonnait aux moindres sensations comme un incomparable instrument d'amour. Cela vivait. Cela sentait bon comme certains bouquets cueillis au soleil. Cela vibrait sous les doigts et sous les lèvres. Elle avait une façon de se déshabiller, de prolonger l'anxieuse impatience du premier désir qui rendait fou, qui grisait autant qu'une liqueur qui

brûle la gorge. Elle avait l'intuition savante de l'amour qui ne doit jamais se ressembler, de la comédie changeante et multiple qui paraît nouvelle à chaque acte, qui tient en éveil l'esprit et les sens surexcités. On ne s'endormait pas dans ses bras, même aux instants d'accalmie et de lassitude profonde. On souhaitait de s'y anéantir comme en un tombeau. Ses bavardages sans queue ni tête avaient une drôlerie capiteuse. Elle les piquait de mots d'argot qui emportaient la bouche comme des piments confits. Le comte eut une jouissance jalouse de collectionneur qui aurait découvert une pièce inestimable dans une boutique de riens. Il revivait. Il s'abandonnait tout entier aux sensations retrouvées. Il la retenait ainsi qu'une proie qu'on défend les poings fermés et prêt aux querelles rouges. Il ne lui laissa ni le temps de réfléchir, ni le loisir de commander des toilettes, de faire des adieux, de payer ses dettes, et l'emporta bien loin, en Hongrie, comme une prisonnière qu'on enlève, dans un de ses nombreux châteaux dont les hautes tours noires dominent le Danube et les épaisses forêts de pins.

L'aventure amusa d'abord Nini Rosalin. Le comte ne la quittait pas, se prêtait à toutes ses

fantaisies et elle ne se trouvait pas plus dépaysée dans cette demeure seigneuriale qu'un pastel rose et blond qui montre le rire étincelant de ses dents blanches au milieu de vieux portraits d'ancêtres renfrognés. L'intérieur du château ressemblait à une de ces petites maisons d'amour où les traitants libertins venaient faire la fête avec des filles de ballet.

On n'y avait pas déplacé un meuble, pas décloué une tenture depuis la date lointaine où le grand-père du comte avait été l'hôte de la Chanteloup chassée de Paris par les Jacobins. Le souvenir de l'adorable émigrée demeurait comme une odeur persistante et subtile dans le vaste lit aux panneaux couverts de peintures érotiques que dominait un dais empanaché de plumes blanches, dans les bonheurs-du-jour en bois des îles où, au fond des tiroirs, traînaient encore une boîte à mouches, un coqueluchon de satin, des bonbonnières pleines de pastilles au gingembre, dans les chaises longues dont l'étoffe ramagée de fleurettes gardait l'éraillure des hauts talons des mules, dans les boudoirs écartés où ne filtrait qu'une pâle lumière, où les trumeaux galants éveillaient des curiosités sensuelles, dans le parc dessiné à la mode idyllique d'alors avec des labyrinthes, des

chaumières et un temple à colonnettes graciles où grelottait une statuette verdie de l'Amour, dans la bibliothèque où étaient entassés tous les bréviaires du vice du dix-huitième siècle. Nini Rosalin réveillait tout ce passé assoupi avec sa gaieté tapageuse, bouleversait les armoires, s'attifait dans les peignoirs à falbalas aux reflets fanés, tapotait d'un doigt des refrains canailles de beuglant sur l'épinette en vernis Martin où l'on avait joué jadis des ariettes langoureuses de Grétry et des menuets lents et graves.

Mais au bout de quelques mois, quand elle eut fureté dans tous les tiroirs, feuilleté tous les livres, cassé tous ses joujoux, vidé son amant comme une bouteille de vin vieux qu'on épuise jusqu'à la dernière goutte, Nini s'ennuya, trouva le temps long, regretta Paris et l'imprévu de sa vie ancienne. Le comte, qui l'aimait maintenant à en être fou, à ne plus penser à chaque heure du jour et de la nuit qu'à cet amour enfoncé comme un coin de fer dans sa cervelle et dans son cœur, qui se fût déshonoré plutôt que de la perdre, eut peur de ces nostalgies croissantes, d'une rupture brusque que n'empêcheraient ni les prières agenouillées, ni les promesses fabuleuses. Il commit la dernière folie : il épousa sa maîtresse.

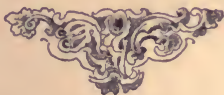
Ils revinrent à Paris.

Personne ne connaissait les dessous de ce mariage d'occasion. Nini se tenait très bien, jouait admirablement son rôle. Le comte avait inventé une histoire de parente pauvre qu'on ne songeait pas à commenter. Comme il dépensait largement ses millions, comme il recevait beaucoup et par ses alliances familiales cousinait avec les plus plus grands noms du faubourg, on accueillit partout sa femme comme un enfant gâté. Elle fut tout de suite à la mode. On copiait ses toilettes extravagantes. On parlait, on se coiffait comme elle, et la petite duchesse de Trailles, qui, à son bal de contrat, avait tourné le dos à sa belle-mère et dansé comme on danse à l'Élysée-Montmartre, la suivait partout, se modelait sur sa nouvelle amie. Cependant, Nini ne trompait pas son mari. Elle riait au nez de ceux qui la courtisaient, appâtés par la mine rafalée et les rides du comte Zzavody. Elle ne répondait ni aux supplications humbles de ceux qui osaient à peine effleurer sa robe, ni aux paroles brèves qu'on lui soufflait à l'oreille en valsant, qui brûlaient ses épaules d'une haleine chaude. Elle semblait ne pas avoir de sens, être aussi froide, aussi inanimée qu'une statue de marbre, mépriser l'amour comme une

turlutaine dérisoire bonne pour les petites filles qui sortent du couvent. Sa vertu invraisemblable étonnait, mais il y avait une telle paresse indolente sur ses lèvres, des lueurs si calmes dans ses yeux qu'on ne cherchait pas le secret équivoque de ces dédains, qu'on ne flairait pas sous des dentelles inertes des relents de vice anonyme, des reconversions d'amitiés féminines, plus despotiques que de l'amour. Le comte était très heureux et avait une confiance aveugle en sa femme.

Or, de temps en temps, le soir, quand il était au cercle, Nini Rosalin se faisait conduire sur le boulevard et renvoyait aussitôt son coupé. Alors, ravie de battre l'asphalte de ses talons, amusée de reprendre son ancien métier de fille, les quarts aventureux d'autrefois, elle montait la garde du Vaudeville à la place de l'Opéra durant plusieurs heures. Elle suivait les passants, les implorait de sa voix qui prenait des inflexions d'une câlinerie exquise : « Tu ne veux pas une petite femme, mon bébé? » Et elle éprouvait une joie triomphante à monter les escaliers d'un hôtel garni, à se déshabiller très vite dans une chambre froide, à subir les caresses d'un inconnu qui la rudoyait parfois, qui lui jetait son louis comme à une crève-la-faim.

Comme elle serrait ce salaire dans ses petits doigts, comme elle rayonnait au retour, en comptant sur la banquette du fiacre qui la ramenait ce qu'elle avait gagné de louis par baiser, et l'on n'eût pas reconnu dans cette gadoue fripée, fatiguée, l'impeccable comtesse Zzavody qui possédait trente millions et avait le pas sur des archiduchesses à la cour de Hongrie...





e n'ai pas compris, dit lady Helmsford.

— Ni moi, dit Madame de Rocas.

— Ni moi, dit Madame de Berqueneuse.

— Ni aucune de nous assurément, s'écria la bonne marquise en pouffant de rire. Il y a des grâces d'état. Par le seul fait qu'on porte un nom illustre et qu'on a deux millions de fortune, on est tout à fait innocente, quand même on ne le voudrait pas.

— Comprise ou non, l'histoire est abominable, dit la reine Cypris. Monsieur Ernest d'Hervilly, venez vous asseoir à mes pieds; jetez quelques gouttes de miel dans l'alcool brûlant de ce conte. Vous avez la

grâce, la délicatesse et le velouté du papier du Japon, le seul sur lequel vous écriviez sans doute. Je vous donne carte blanche.

— Je serai digne de votre confiance, d'autant que mon conte descend du ciel.

— Alors, dit la marquise, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il soit entendu par un ange.

Et Suzanne d'Elys rentra dans la serre, quelques gouttes d'ondée dans les cheveux, pendant qu'Ernest d'Hervilly commençait à parler.

DÉSIRS D'ANGE

IEN de plus triste à voir qu'une gare de marchandises, l'hiver, quand il pleut. Sous le ciel bas et d'un gris sinistre, les longues files de trucs immobiles, chargés de colis et recouverts d'une toile goudronnée, ont l'air d'interminables trains de catafalques arrêtés devant la porte d'un cimetière. Pas une couleur chantant, joyeuse, à l'œil. A part les disques-signaux d'un rouge austère, tout est noir, d'un noir qui rappelle exactement la teinte des tentures de deuil. Ce n'est pas de l'eau qui tombe du ciel, on dirait que ce sont des larmes. Partout un morne silence, entrecoupé par les sifflements dé-

solés des locomotives. Les employés eux-mêmes, se promenant, lugubres et affairés, le long des quais ruisselants, ressemblent à des ombres inquiètes au bord d'un Styx.

Le voyageur qui contemple, après une nuit de voyage, à travers les vitres brouillées d'un wagon, le tableau que nous venons d'esquisser, ne peut s'empêcher de faire les plus navrantes réflexions en pensant à sa maison, à ses enfants, à ses habitudes rompues, à toutes ces choses charmantes enfin qu'il a quittées la veille. En attendant l'arrivée définitive au débarcadère, roulé dans son paletot comme un hérisson dans son terrier, il regarde avec un certain froid au cœur les sombres abords de la ville où il va s'engouffrer l'instant d'après.

Cette émotion désagréable remplissait l'âme d'un voyageur de troisième classe, par une après-midi de printemps boueux et glacial, le Mardi-Gras dernier, dans la gare du chemin de fer du Nord, à Paris.

Ce voyageur, enveloppé des pieds à la tête dans un vaste manteau de forme antique, et que ses compagnons examinaient parfois avec une curiosité intermittente, tout brisés et tout endormis qu'ils se trouvaient, était monté dans le train pendant

la nuit, à quelques kilomètres de la frontière, en Belgique.

Il s'était poliment installé dans le coin du wagon où nous le trouvons, et, les yeux fermés, sans mot dire, sans même allumer sa pipe, on l'avait vu, indifférent aux conversations, se résigner, comme tout le monde, à son déplorable rôle de voyageur sans le sou, que l'administration condamne au manque de confort et surtout de feu.

On avait essayé de le faire parler. Mais il n'avait pas paru comprendre les paroles qu'on lui adressait. Ouvrant de très beaux yeux d'une couleur tendre, il s'était incliné avec grâce d'un air grave, mais il n'avait pas, comme la plupart des autres voyageurs, raconté son histoire, ses mœurs, ses espérances, pour le plaisir d'un auditoire improvisé.

Las de bavarder en vain, on l'avait laissé tranquille et libre de se laisser aller au roulis du wagon, à sa guise.

Quelqu'un — un plaisant qui avait vu toutes ses avances successivement repoussées — avait dit de ce singulier voyageur :

« C'est un homme qui arrive de la lune. »

Cette saillie avait fait beaucoup rire. On a le rire facile, dans un wagon de troisième classe.

Le voyageur mystérieux avait paru goûter aussi tout le sel de cette plaisanterie. Il l'avait témoigné par un délicat froncement du coin des lèvres.

Car s'il ne tombait pas de la lune, il venait réellement d'aussi haut que cela. C'était un ange véritable, obsédé de désirs charnels, et qui avait voulu descendre sur la terre pour être aimé par les filles des hommes.

C'était un évadé du ciel.

Le jour venu, la portion féminine des voyageurs, que quelques heures seulement séparaient encore de la capitale, avait remarqué la merveilleuse chevelure blonde, s'échappant à flots charmants de dessous le vieux chapeau de feutre noir de l'inconnu. La jeunesse et la finesse de ce qu'on pouvait voir de ses traits, entre le collet de son manteau et les ailes de sa coiffure bosselée, avait fait aussi une vive impression sur l'esprit des dames.

Les hommes, de leur côté, avaient regardé leur compagnon de voiture avec des yeux étonnés, et même avec une certaine envie dissimulée sous un air de moquerie. Plusieurs même s'étaient empressés alors de faire examiner le paysage à leurs voisines.

Mais quand le train asthmatique et poussant des

hurlements d'enrhumé féroce, entra tout à coup, en faisant sauter les plaques tournantes, dans la gare de Paris, le voyageur mystérieux fut complètement oublié par les messieurs comme par les dames, et chacun se précipita hors des voitures avec satisfaction, tirant la jambe, humant l'air et brandissant des paquets multiformes.

Le jeune et joli voyageur, aux grands cheveux blonds, se glissa à son tour, inaperçu, dans les flots bruyants de la foule. Il franchit les salles d'attente, et se trouva bientôt dans la rue, au milieu des fiacres, dont les cochers le hélèrent.

Au moment où l'inconnu, fort indécis, hésitait sur le choix du chemin à prendre, une bande de masques de la dernière catégorie — c'était un Mardi-Gras, nous l'avons dit — entoura en criant le singulier étranger.

L'un de ces masques, qui portait pour tout costume une chemise souillée de moutarde, passée par dessus ses guenilles ordinaires, se mit à le poursuivre en l'accablant de sales paroles.

« Tiens! il a des ailes! » s'écria-t-il soudain.

En effet, détail que n'avaient point constaté les voyageurs du wagon de troisième classe, au bas du manteau qui dérobait le costume du singulier voyageur, passaient deux bouts d'ailes parfaite-

ment emplumées, que des taches de boue constellaient tristement déjà.

Le voyou qui, en sa qualité de teigne humaine. s'accrochait de plus en plus à la victime que sa malice avait choisie, se mit à chanter alors sur l'air connu des *Bottes à Bastien :*

« Ah! il a des ailes, z'ailes, z'ailes, etc. »

La troupe fit chorus.

Quelques curieux se joignirent à elle.

Une voix dit encore :

« Il s'a déguisé en chérubin. Excusez! Faut du céleste à monsieur! ohé! »

Une ronde se forma bientôt autour de l'étranger, dont les yeux brillants se mouillèrent de larmes.

Cette preuve de faiblesse fut accueillie par des rires énormes et multipliés. Elle éperonna la joie de la foule, qui prit le mors aux dents et entraîna le joli inconnu dans une farandole insensée.

Des sergents de ville s'interposèrent enfin. On menaça le jeune homme de lui faire passer son carnaval au violon, s'il continuait à troubler la paix publique. Bref, après avoir été rudement admonesté, on lui intima l'ordre d'aller faire l'ange plus loin et sans bruit.

Le singulier voyageur avait perdu son manteau dans la bagarre. Il descendit donc le boulevard de

Strasbourg sous la pluie, et ses ailes — car il avait réellement des ailes — traînaient sur ses talons dans la crotte infâme de Paris.

C'était pitié de voir ces délicates et belles choses blanches, faites pour être baignées d'azur, perdre peu à peu leur lustre et se transformer en plumeau mouillé d'un jaune hideux.

Des projectiles de toute sorte, trognons de choux et pelures d'orange, lui furent lancés. Un Polichinelle difforme, qui rencontra le pauvre chérubin devant un café, lui sauta au cou en lui bredouillant des serments d'amour. Puis il lui versa une chope de bière immonde sur la tête. Le liquide couleur de boue inonda la longue robe d'un bleu pâle dont était revêtu le singulier voyageur et souilla à son tour les plumes soyeuses de ses ailes misérables.

Heureusement la nuit vint, protectrice et consolante. Le singulier voyageur fut alors comme délivré. Il circula dans les rues d'un pas d'agonisant, coudoyé par les promeneurs qui, après lui avoir jeté un coup d'œil rapide, continuaient à marcher en se disant :

« Quel drôle de costume! En voilà un qui n'arrivera pas frais au bal, au moins. Il est crotté comme un chien perdu. »

Vers onze heures du soir, deux jeunes gens, un *Pierrot* et un *Fou,* qui se rendaient à l'Opéra, rencontrèrent le singulier voyageur près de la Madeleine.

Il sommeillait, affaissé sur un banc, derrière une baraque du marché aux fleurs.

Le déguisement de l'inconnu les frappa, en dépit de sa saleté, par son exactitude scrupuleuse.

« Tiens ! un ange ! fit le plus jeune des deux. Son costume ne vaut pas cher, mais il a une bien jolie figure tout de même. Hé, camarade ! ohé ! on ne dort pas les uns sans les autres. Debout ! »

L'ange entr'ouvrit ses grands yeux, dont l'éclat divin surprit fort les deux jeunes gens, et dit :

« Que me voulez-vous ?

— Viens avec nous, mon ange.

— Où ? Je meurs de fatigue. Ah ! si vous saviez !... j'ai faim !

— Allons, viens ! Tu n'as pas le sou ? nous ferons des crêpes et t'en auras. Viens donc ! Nous avons le sac ! »

Ahuri, douloureux, sans force, l'ange suivit les deux camarades, qui avaient l'air de bons garçons, après tout, et, se suspendant comme un enfant à leur bras, il se remit en marche et alla avec eux où il leur plut d'aller.

Nous ne raconterons pas ce qui eut lieu à l'Opéra. Nous dirons seulement que le singulier voyageur au costume étrange, grisé de punch et de liqueurs, fit partie, sans avoir conscience de ses actes, d'un souper monstrueux donné dans un restaurant du boulevard.

Il fut la *great attraction* de cette orgie stupide et bestiale. Sa beauté surhumaine frappa les femmes de stupeur et de jalousie.

« C'est un véritable enfant! hurla une admirable créature aux yeux de jais; il faut lui donner du lait! »

Au lieu de lait, ce furent des torrents de vin de Champagne qu'on lui fit avaler, pour « rigoler ». L'ivresse effroyable de cet être si bizarre et si magnifique fit beaucoup rire les soupeurs du boulevard. On a le rire facile au boulevard, les nuits de folie.

Enfin l'ange, à bout de nerfs, s'endormit lourdement tout de son long sur la nappe du festin : ses ailes, devenues moins dégoûtantes qu'horribles à voir, trempaient dans le vin répandu et dans la crème des glaces que la chaleur avait fait fondre; il avait de la salade dans les cheveux.

Comme le matin venait, les dames — afin d'attendre joyeusement l'heure du départ — s'amu-

sèrent à arracher les plumes de l'ange endormi.

Il ne poussa pas un cri, ne fit pas un mouvement et continua de dormir, la bouche affreusement ouverte, comme une brute sur un fumier.

Quand le soleil lança sa flèche d'or dans le cabinet particulier où l'épilogue d'une nuit de carnaval avait eu lieu, il illumina, sur une table qui ressemblait à un tas d'immondices, une chose informe qui avait l'air d'une volaille ignoble.

C'était l'ange plumé.

Dans un désert sauvage, loin de Paris, cinq ans après les scènes que nous avons décrites, le singulier voyageur qu'un train du Nord avait si mystérieusement amené dans la capitale un Mardi-Gras, se tenait, au soleil couchant, sur des cailloux brûlants encore.

Il priait avec ardeur. Il disait, prosterné :

« Mon Dieu ! ne suis-je pas assez puni de ma fatale curiosité ? Vous m'avez permis d'aller sur cette terre que je regardais avidement du haut des cieux, car le temps d'aimer était né dans mon cœur et je voulais voir les filles des hommes, insensé que j'étais ! Hélas ! j'ai péché, mais je me repens ! Pardonnez-moi ! oh ! laissez-moi revenir

à vous, mon Père! Pardonnez-moi. Faites que je puisse voler de nouveau jusqu'à vous.

Et l'ange disait cela, les yeux rougis de larmes, devenu maigre et jaune, tremblant d'une immense douleur et d'un regret poignant.

C'était l'heure du crépuscule. La nuit tombait, protectrice et consolante, chargée de paix et d'espoir.

Et comme l'ange se relevait, il aperçut l'ombre vague de ses ailes se dessiner à ses côtés, aux dernières lueurs du jour.

Avec un tressaillement ineffable de joie et de crainte mêlées, il prit entre ses doigts pâles la fine pointe de ses ailes.

Et il vit, — ô moment solennel! — il vit que les plumes avaient recommencé à pousser, blanches et fortes.





ET ange me laisse des doutes, dit Madame de Rocas. A-t-on vu son état civil? Monsieur d'Hervilly est-il bien certain que ses ailes n'étaient pas en peluche blanche, comme celles des sylphides des féeries?

— Madame, répondit le conteur, je puis vous affirmer la bonne qualité de cet être divin; le pierrot qui l'accompagnait était un de mes amis intimes. Mais j'avoue à sa honte que, peu de temps après son aventure, l'être céleste fut obligé de se montrer à la foire pour se faire de petites rentes. Il vécut de ses ailes qui le gênaient beaucoup.

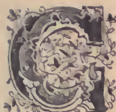
— Pourquoi ne pas les mettre sous une robe? dit Suzanne d'Elys.

— Comme vous faites des vôtres? dit la marquise. Que voulez-vous! on ne s'avise jamais de tout.

Tandis qu'elles causaient de la sorte, Paul Arène s'était rapproché sur un signe de la reine, et il dit avant de commencer :

— Le héros de mon histoire n'est pas moins chimérique que l'ange d'Ernest d'Hervilly, et je ne serais pas étonné qu'ils se fussent rencontrés dans quelque fête de village ou de banlieue, ou dans quelque farandole de félibres autour du buste de Florian.

UN MASQUE

AR j'en ai rencontré un digne de ce nom, le soir de la Mi-Carême... Quoiqu'il soit bien tard pour en rappeler le souvenir, je ne saurais parler d'autre chose que de ce masque dont le profil, poétiquement ironique, m'obsède encore après huit jours.

Un masque original sans rien de canaille, pittoresque avec simplicité, voilà certes qui devient rare; et je me félicite, chassant aux curiosités parisiennes, d'avoir eu la chance inouïe de mettre la main sur un pareil oiseau bleu.

Mon oiseau bleu était blanc, s'il faut tout dire, blanc de la tête aux pieds et des brodequins à la

toque, dans un costume de toile assez comparable à l'humble costume des marmitons.

Une bouteille vide sous le bras — pourquoi cette bouteille vide? — avec un loup de carton dont les gros yeux arrondis en bille et le nez s'allongeant mélancoliquement au-dessus d'une épaisse moustache de crin ébouriffée à la Bergamasque, lui faisaient une physionomie tout ensemble effarée et formidable, le marmiton s'en allait, solitaire et silencieux, dans la cohue.

Nous venions, quand je l'aperçus, de prendre place, un ami et moi, à la terrasse d'un café où des chaises sur double rang, défendues par une grille volante, formaient promontoire en travers du large trottoir, forçant la foule à décrire une courbe douce, comme fait un fleuve à la rencontre d'un rocher. Le fleuve humain laissait ainsi un angle vide derrière la grille. Le marmiton, trouvant l'abri propice, se planta dans l'angle, tout debout, sa bouteille vide sous le bras, les yeux saillants, immobile et fixe.

L'air parfaitement indifférent aux vaines rumeurs d'alentour, il attendait les événements.

Les événements ne se firent pas attendre.

On remarqua le marmiton. Chacun, gens déguisés ou simples badauds, se retournait en

passant pour contempler cet étrange masque d'une inquiétante impassibilité. Après, on s'arrêta, on fit cercle; et, devant l'encombrement du trottoir, la foule tumultueuse et gaie, traversée parfois de monômes, dut refluer sur la chaussée.

Bientôt les quolibets s'en mêlèrent :

— « S'amuse-t-il assez, le gaillard ?... — Tu avais donc une purge dans ta bouteille ? — Il a perdu sa belle-mère et il porte le deuil en blanc ?... — Il est mort !... — Il est empaillé !... — Quelqu'un l'aura mis là près du réverbère pour qu'il dégèle. »

Tout à coup, un grand silence.

Le marmiton — statue blanche — avait remué ! Lentement, doucement, le marmiton avait levé la tête vers la large bande de ciel, bleue et pointillée d'or, brillant ainsi qu'un dais de satin entre les toits parallèles des maisons du boulevard, et maintenant, là-haut, il regardait une étoile.

Puis, sans qu'on sût d'où cela venait, un chant de rossignol éclata, vibrant, strident et métallique, comme si, trompé par l'avance des beaux jours, quelque rossignol véritable était venu se poser pour chanter sa plainte sur un des marronniers alignés, dont le gaz éclairait en dessous de reflets vert-bleu les feuilles à peine défripées.

C'était le marmiton, — je le devinai à l'imperceptible frisson de sa moustache, — c'était le marmiton qui, dans l'inspiration d'une ingénieuse fantaisie, et désespérant de traduire ses pensées en humain langage, avait pris le parti d'adopter l'idéal parler des oiseaux. Le vacarme de la rue — trompes et cris — sembla se taire; et jamais claire nuit de mai embaumée de l'odeur des roses, alors que les couples, pour écouter mieux, assourdissent leurs pas sur la mousse, n'entendit sérénade de rossignol plus divinement extatique.

Moi, j'admirais et j'enviais l'heureux homme. Je lui savais gré comme à un frère d'avoir inventé, en pleine cohue carnavalesque, une si nouvelle, si précieuse et si délicate façon de s'amuser. Je me disais : seul un amoureux et un poète peut s'isoler ainsi au milieu des banales joies du vulgaire pour évoquer à son gré, dédaigneusement et solitairement, la vision du rêve qui le hante : bois ombreux, pentes de prés semées d'innombrables fleurs, et vallons mystérieux où, sur un lit de galets lavés, coulent doucement des eaux murmurantes. Car il y avait tout cela dans son chant, et bien d'autres choses encore. Tellement qu'à la table d'à côté, subitement convertis, oubliant l'hiver, deux amoureux soupirèrent : —

« Aussitôt après le bal, par le premier train, nous partirons à la campagne; il fera bon marcher dans l'herbe neuve et de cueillir les violettes et les coucous. »

On applaudit, et le marmiton se tut. ayant sans doute dit tout ce qu'il avait à dire à l'étoile.

Mais les hommes assemblés sont facilement brutaux et bêtes. Le premier étonnement passé, les plaisants revinrent à la charge, excitant, taquinant le marmiton, espérant le faire sortir de sa contemplation inoffensive. Les masques surtout, jaloux de son succès et furieux de voir que quelques « tio... tio... tio... tio... tinx!... » effaçaient ainsi leurs « hé là bas! » et leurs « ohé les autres! » renouvelés de Gavarni, les masques, chienlits déplorables et lamentables mousquetaires, se cotisèrent d'esprit pour l'interpeller. Un singe goudronné, bondissant et cabriolant, voulut lui prendre sa bouteille, un homme d'armes d'opérette l'appela « serin ».

Le marmiton ne se fâchait point. Débonnaire, tout au rôle qu'il s'est choisi, tournant d'un mouvement d'oiseau ses yeux ronds et son nez pareil à un bec vers les importuns qui l'assaillent, il lançait, pour toute réponse, un trille, suivant la circonstance et la gravité de l'injure, mélancolique

ou bien irrité; et chaque réponse tombait si juste, était à ce point significative et comique, que généralement l'agresseur interloqué battait en retraite et ne recommençait guère. Alors, tranquille pour un moment, après deux ou trois arpèges joyeusement gazouillés à mi-voix, le marmiton se replongeait dans son rêve.

Ce marmiton m'intéressait. Mon ami dit :

— « Il doit avoir soif, le rossignol; si on lui offrait quelque chose à boire?... Un peu de bière anglaise pourrait ce soir lui tenir lieu de rosée. » Et le plus poliment, le plus affectueusement possible, il lui tendit un verre par-dessus la grille. Le marmiton secoua la tête, dédaigneux; d'un geste rapide, il fit sonner la bouteille vide qu'il avait sous le bras, et, cessant d'être rossignol, il imita avec une étonnante perfection, le cri de la grive lorsqu'en automne, aux raisins mûrs, elle s'est grisée dans les vignes.

Nous avions compris, nous nous inclinâmes.

D'ailleurs, le dénouement approchait.

Depuis quelques instants, une fillette dépeignée, en pierrot jaune, — blouse à gros boutons et longues manches, — s'était arrêtée devant le marmiton, au premier rang, comme fascinée, fixant sur lui des regards empreints d'une admiration naïve.

Le marmiton alla vers la fillette; et directement, pour elle seule, à brûle-corsage, il lui adressa une déclaration d'amour en langage de rossignol. D'abord un appel impérieux, éclatant et bref; puis des supplications brillamment et mélodieusement modulées; enfin, pour couronner le tout, un feu d'artifice de notes ivres exprimant la toute-puissance du désir et escomptant, dans un débordement d'accents éperdus et joyeux, la certitude du triomphe.

La fillette sourit, le marmiton lui offrit le bras (celui qui ne portait pas la bouteille), et s'étant compris sans mot dire, tous deux, elle, rouge de plaisir, lui, jetant pour adieu une dernière gamme insolente, railleuse, prirent leur vol subitement, tête baissée, à travers la foule.



N *fut si doucement attendri par ce joli conte que personne ne songea à dire ce qu'on en pensait; chacun gardait en soi la rêverie qu'il y avait fait naître.*

— A votre tour, monsieur Armand Silvestre, car voici le soir qui monte et je vous ai réservé le privilège de parler le dernier. Vous vous rappelez, mesdames, que dans la villa Florentine illustrée par le Décaméron *de Boccace, on demandait le dernier conte de la journée à Dionéo, jeune homme poli, affable, et bien fait, prêt à accompagner les dames partout où il leur plairait d'aller. Il jouait volontiers du luth, aimait les contes à la fureur et en faisait quelquefois de redoutables. C'était la note piquante*

dans une aimable harmonie. Cela n'explique-t-il pas admirablement le choix que j'ai fait de M. Armand Silvestre pour clore cette série de récits doux ou touchants, passionnés ou folâtres? Mais, ajouta la reine, pourquoi donc se cache-t-il derrière ces camélias?

— Madame, dit le poète, c'est par pudeur. Vous savez aussi bien que moi que si j'ouvrais la bouche tout serait perdu.

— Non, dit Cypris, je ne m'accorde pas à cela. Tandis que vous avez dans vos poèmes le grand souffle des inspirés, vous mettez dans vos contes toute la gaieté et tout le franc esprit, mais on rit de si bon cœur à vos énormités que tout le monde vous les pardonne. D'ailleurs ne sauriez-vous être une fois un peu prudent, et n'êtes-vous pas homme à mettre quelques gouttes d'eau dans votre vin?

— Hélas! non, madame, le vin ne m'incommode pas.

— Comment, si je vous priais, moi, la reine, de nous faire un conte à peu près vertueux, vous ne m'obéiriez point?

— Je ne saurais mentir à Votre Majesté. Mon conte le moins hardi est un conte où l'on montre son derrière.

Vous jugez de l'effet que produisit un mot pareil

dans une telle assemblée. Heureusement, lady Helmsford et Suzanne d'Elys avaient quitté la salle depuis quelques minutes, par prudence, en chuchotant. La tête rose de Cypris devint toute rouge, comme ses lèvres. Madame de Cercy-Latour et la princesse de Ringsfeld se cachaient sous des palpitations éperdues d'éventail, et la marquise Thérèse avait un accès de toux tout à fait inquiétant. En vérité, ce beau groupe d'élégantes avait l'air accablé d'un bois taillis sur lequel un orage vient de passer. On s'attendait à une catastrophe. Mais la reine Cypris arrangea longuement les plis de sa robe, mit sur sa jambe de déesse sa jambe de Colombine, allongea le petit pied qui restait à terre, se renversa dans son fauteuil, leva les yeux au ciel et, imperturbable, regardant le péril en face, elle dit à l'audacieux poète :

— Commencez, monsieur.

— Je commence, dit-il.

AH! MONSIEUR ROUSTOULAND



ES excuses, Messeigneurs! mais l'eau de la Garonne ne roule pas seulement les suaves exagérations et les délicieuses fantaisies que les esprits superficiels qualifient de mensonge. Le sel des mers lointaines y remonte quelquefois, comme dans certains fleuves, les saumons, grands sauteurs de barrages, pour y assaisonner les propos! Nous autres de sang latin chauffé par les vins de Gascogne, avons volontiers la plaisanterie un peu grosse pour les esprits quintessenciés et nourris de sève idéale. Parbleu! la vigne nous fut donnée parce que, plus qu'aux

autres, des feuilles nous sont nécessaires. Venez, ce matin, faire un tour avec moi, les pieds dans des espadrilles, sur la place du Capitole toulousain, dont les petits cailloux pointus vous caresseront aimablement les talons et les orteils, à l'heure où les marchandes de toutes choses y apostrophent les chalands, en beau langage patois que je vous traduirai de mon mieux. Les parapluies immenses, rouges et bleus, assez grands pour protéger un étalage considérable des averses, y alternent avec les tentes horizontales que soutiennent quatre piquets. On dirait un campement de Bohême : revendeurs de chaussures, débitants de ferrailles, négociants en légumes et en fruits, en étoffes et en coiffures, y fraternisent dans un capharnaüm en plein vent. Il faut voir les belles farces que le vent d'autan fait à tout ce petit monde, quand chargé de poussière il débouche en plein carrefour, retournant toutes ces toiles et jetant à terre toutes ces menues richesses commerciales. Et les cris des femmes dont les jupes font la tulipe, à la grande joie des petits polissons et de votre serviteur ! et les jurons des hommes dont le béret s'envole ! et les piaillements des volailles dont la cage d'osier s'effondre sous les ballots ! Un vacarme

d'enfer accompagne ce simoun en miniature. Mais par les beaux temps, le spectacle est à la fois charmant et pittoresque. Il dure jusqu'à l'heure où la cloche municipale fait se replier en un clin d'œil les abris de toutes ces industries ambulantes. Jusque-là, on entend partout les éclats de rire, car les propos joyeux circulent entre détaillants et clients. Parbleu! je n'en fais pas mystère, et l'histoire que voici me fut contée par une belle fille aux cheveux noirs, encadrés dans un madras multicolore, durant que je choisissais dans sa boutique une de ces larges ceintures de laine qui viennent d'Espagne et dont les amateurs d'escrime de tous les pays font grand cas.

Il y a trente ans pour le moins, — car la belle fille tenait elle-même le récit de sa mère, ce qui nous révèle une famille ayant de bien jolis sujets de conversation, — habitait rue Cantegril un marchand de rouenneries, nommé Roustouland. Pauvre rue Cantegril! elle mérite aujourd'hui mieux qu'autrefois son nom de conservatoire des grillons, le quartier commerçant n'étant plus celui de la Pomme et s'étant sensiblement déplacé, absolument comme à Paris, au profit des voies haussmaniennes qui sévissent par toute la France

et menacent d'en expulser le pittoresque. Favorables partout aux encombrements, parce que tout le mouvement s'y précipite, ces avenues larges, droites et régulières ont de plus, dans les climats chauds, l'inconvénient de s'ouvrir à de véritables ondées de soleil contre lesquelles aucun coin d'ombre ne protège. Parlez-moi de la rue Cantegril, étroite, fraîche même pendant la canicule, et où l'*opacum frigus,* cher au poète latin, semble descendu de la double hauteur des toits!

La boutique de M. Roustouland n'était pas fort grande, mais elle était bien achalandée, surtout par la coquetterie des fillettes, laquelle est considérable dans une ville où la beauté est justement appréciée. Et lui? Un gros homme, bon raillard, comme disait Rabelais, petit et bedonnant, avec des yeux vifs et une bouche sensuelle, paresseux comme il convient à un bon Méridional, possédant une agréable voix de ténor comme tout Toulousain qui se respecte, attendant patiemment la pratique, assis devant sa porte, une pipe de terre rouge à la bouche, et laissant volontiers comprendre à ses clients qu'il leur faisait un certain honneur en se dérangeant pour les servir. Célibataire avec cela, comme tout égoïste de

race, gourmand comme un chat émondé et fort capable de se purger deux jours de suite pour manger avec meilleur appétit un cassoulet arrosé de vin de Villaudric, sympathique au demeurant et consciencieux dans son négoce. Car il ne lui arrivait jamais de voler un visiteur sans s'en confesser religieusement à Pâques et accepter telle pénitence qu'il convenait au prêtre de lui imposer, pourvu qu'elle ne consistât pas à rendre l'argent. On était encore un peu dévot à cette époque; mais rassurez-vous, son fils eût été voltairien.

Dévot au XIX[e] siècle! Ah! monsieur Roustouland!

Donc, notre ami Roustouland flânait devant son seuil, comme de coutume, quand s'y arrêta M[lle] Rose Peyrotade, en compagnie de M[lle] Virginie Calestroupat, deux charmantes créatures qui ne se quittaient guère, ayant toujours des amourettes à se conter; celle-ci, brune et élancée comme un jeune palmier; celle-là, brune aussi, mais légèrement boulotte, ce qui comporte de 1ort douces compensations au défaut de taille. Bien que si différentes d'aspect et répondant à des goûts si différents, ces deux péronnelles,

comme beaucoup de jeunes filles, aimaient à passer pour les deux sœurs et ne manquaient jamais de s'habiller de la même façon. On était en mai, et chacune d'elles avait une rose au corsage. Les grandes chaleurs approchaient et leur intention était d'acheter une pièce de quelque étoffe bien légère pour y tailler deux robes pareilles et faire ensuite leurs sucrées sur les allées Lafayette, devant les musiques militaires qui y amènent tous les godelureaux de la ville, sans compter les officiers retraités qui viennent y humer des souvenirs guerriers, et les matrones à cabas qui y traînent en laisse d'affreux toutous, les mères pauvres qui y conduisent leurs filles à marier, et les sourds qui s'enorgueillissent d'entendre encore la grosse caisse. Rose et Virginie commencèrent par étudier tout ce que la vitrine comportait d'étalage, jaconas, organdis, mousselines, étoffes à fleurs, étoffes quadrillées, étoffes à pois, et, tout bas, comme s'il s'agissait d'une confidence sérieuse, échangeant des mots à l'oreille et croisant des sourires interrogateurs ou approbatifs. Fort indifférent à cette pantomime animée, c'est tout au plus si M. Roustouland daignait jeter de temps en temps un coup d'œil oblique sur ce manège, demeurant d'ailleurs très enfoncé

sur sa chaise et humant délicieusement de petites bouffées de tabac. Force lui fut cependant de décroiser ses jambes augustes, de soulever son vénérable pétard et de retirer sa pipe d'entre ses dents enfumées quand ces deux demoiselles, se posant résolument devant lui, articulèrent nettement, bien que parlant toutes les deux à la fois, ces mots :

— Monsieur Roustouland, nous voudrions vous acheter quelque chose.

Il mit la main à son béret, dérangea lui-même son siège avec un sourire bienveillant, les fit passer devant lui en s'inclinant légèrement et entra derrière elles dans la boutique.

— Vous avez oublié l'octroi, Petchoum! fit-il avec un gros rire, et il leur mit à toutes deux un baiser sonnant sur le cou dès qu'elles furent dans l'ombre. Elles rougirent sans doute et s'écrièrent ensemble, sur un ton de doux reproche :

— Ah! monsieur Roustouland!

— Nous voudrions une étoffe à raies, continuèrent-elles quand se fut dissipé le légitime émoi causé par cette inconvenance. Les raies sont ce qu'il y a décidément de plus distingué.

— Vous avez raison, répondit M. Roustou-

land, d'autant que j'en ai un choix considérable.

Et, de ses mains potelées comme celles d'un chanoine, en soufflant comme s'il soulevait l'Etna ou lisait du Brunetière, le marchand mit, à côté les unes des autres, sur le comptoir de chêne crasseux, des pièces de jaconas, d'organdi et de mousseline, celles-ci rayées de jaune, celles-là de rouge, ces autres de bleu et ces autres encore de violet. Rose Peyrolade et Virginie Calestroupat commencèrent à glisser leurs jolis doigts effilés entre les lamelles de tissus, de façon à en apprécier l'épaisseur, tout en éclairant le dessin par des jeux d'ombre et de lumière. Cela dura un fort long temps, pendant lequel il était clair, pour l'observateur le plus naïf, que M. Roustouland regrettait infiniment sa porte ensoleillée, sa chaise abandonnée, sa pipe restée en plan et le vide de sa rêverie interrompue.

Mais ces demoiselles n'arrivaient pas à se décider sur un échantillon.

— Ces raies-ci sont trop larges, disait Rose.

— Ces raies-là sont trop serrées, reprenait Virginie.

— Ces raies-ci sont d'un bleu criard, recommençait Mlle Peyrolade.

— Ces raies-là sont d'un violet écœurant, continuait Mlle Calestroupat.

Tout à coup, et certainement sous l'impression d'une idée subite, M. Roustouland sauta à pieds joints sur le comptoir avec infiniment plus d'agilité qu'on n'en aurait pu attendre de sa replète personne, il tourna le dos aux jeunes filles comme s'il allait atteindre, pour les leur montrer, de nouvelles pièces placées sur les rayons supérieurs. Mais, au lieu d'élever les mains vers son assortiment inexploré, il en détacha rapidement la ceinture de sa culotte qui lui tomba aux talons, et, retroussant sa chemise par derrière :

— Celle-ci vous va-t-elle mieux? fit-il d'une voix de tonnerre.

Rose et Virginie portèrent vivement les doigts sur leurs yeux, tout en les laissant entr'ouverts, de façon à satisfaire à la fois la pudeur et la curiosité. Puis, d'une voix étouffée par la colère et le rire, elles firent encore :

— Ah! monsieur Roustouland!





ALGRÉ qu'on en eût, tout le monde pouffait de rire, et c'était une joyeuse fin de journée.

— Eh bien, dit Madame Castagnède, rien n'est plus convenable ; voilà un conte qui pourrait concourir pour le prix de vertu.

— Il renferme des détails hardis, dit la bonne marquise, qui avait encore aux yeux quelques larmes de gaieté folle, mais cela est sauvé par l'ensemble et tout est bien qui fait bien rire.

Ce conte, vraiment extraordinaire, souleva encore mille discussions courtoises d'une délicatesse infinie ; une femme ne relève jamais ses jupes avec autant de grâce, que lorsqu'elle a à franchir des flaques d'eau

dont le miroitement l'inquiète. Au fond, presque tout le monde était de l'avis de Madame Castagnède; on ne trouvait rien à reprendre à l'histoire d'Armand Silvestre; il est certain que la plus prude des précieuses n'aurait su que répondre à ce mot résolu : « Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a? » par lequel on met au pied du mur les gens qui cherchent midi à quatorze heures; et tout passe, conclut nous ne savons plus qui, grâce à l'esprit gaulois et rabelaisien.

Mais, à cette parole, Catulle Mendès donna les signes de la plus vive impatience, et, comme on le regardait avec étonnement :

— C'est que j'enrage, dit-il, chaque fois que j'entends mêler deux sortes d'esprit qui n'ont rien de commun. C'est surtout à propos des contes bouffons d'Armand Silvestre que cette confusion se produit. Chaque fois que, s'interrompant des hautains poèmes, l'auteur de la Gloire du souvenir *consent à nous réjouir par quelque pantagruélique histoire, des gens ne manquent pas de s'écrier : « Voilà qui est rabelaisien et gaulois! » Et ils pensent dire, en deux mots, la même chose. Erreur considérable. La vérité c'est qu'il n'y a qu'assez peu de ressemblance entre le génie de Rabelais et le vrai esprit gaulois.*

Une fois que j'étais là, Gustave Flaubert prit dans sa bibliothèque « le tiers livre des faicts et dicts

héroïques du bon Pantagruel », et se mit à lire à haute voix. Ce fut extraordinaire! Dans son immense robe brune, la chemise bouillonnant sur l'ampleur du ventre, les pantalons flottants et plissés comme le cuir des jambes d'éléphant, Flaubert se dressait large et haut, presque géant, jovial comme un beau moine tourangeau et superbe comme un Vercingétorix. Sa face énorme et bonne, où montait un fort sang joyeux, s'allumait de taches rouges et bleuâtres comme des fleurs de vin; ses yeux écarquillés s'enflambaient d'allégresse; et, sous l'envolement des moustaches, avec des râles de plaisir et des sanglots de rire, à travers des essoufflements rauques, roulait de sa bouche béante et puissamment lippue, de son « gueuloir », comme il disait, le verbe torrentiel de Rabelais, Niagara prodigieux d'équivoques obscènes et d'épiques emphases, de gausseries ordurières et de sublimes utopies, tourbillon de paroles à demi-dégelées, rudes comme miel, exquises, immondes, chaleureuses, cyniques, qui, emportant la pensée dans une véhémence d'écroulement, la tourmentait, la virait, comme Diogène son tonneau, la brouillait, barbouillait, hersait, versait, renversait, nattait, grattait, flattait, barattait, tarabustait, culbutait, destoupait, détraquait, triquetait, tripotait, tracassait, cabossait, historiait, vreloppait, chaluppait, quizarmait, enharnachait,

empanachait et caparaçonnait! J'eus la vision de Rabelais lui-même déclamant à ses compaings ivres non de purée septembrale mais du pur vin de l'esprit, quelque page aimée entre toutes de sa colossale épopée. Seuls, ils ont pu comprendre pleinement le grand Aristophane, cet antique Rabelais, ceux-là qui, aux fêtes de Dionysos, entendirent son ironie jaillir formidablement des porte-voix comiques et la virent grimacer dans le rire plus qu'humain des masques. Gustave Flaubert, en ses jours de belle humeur, était l'énorme masque vivant et le tonitruant porte-voix de la farce rabelaisienne.

Ce qui distingue Rabelais, c'est de manquer radicalement de distinction. Nul, grâce à Dieu, n'eut moins de goût ni de réserve que lui! Si vous êtes pour les talents mesurés, modérés, pondérés, qui vont sagement au pas et jamais ne s'emportent, — bonnes Rossinantes d'écurie, — je ne vous conseille pas la fréquentation de maître Alcofribas; car il fut l'étalon en rut qui se cabre et hennit impudemment, sur le fumier ou dans le vaste ciel; et la pétarade de son génie nous éclabousse à la fois de crottes et d'étoiles.

C'est pourquoi je pense qu'il y a méprise à voir en lui le représentant, par excellence, de l'esprit gaulois.

L'esprit gaulois est sournois, subtil, agréable, in-

génieux, tatillon, pointu; il s'insinue, se glisse, a de l'audace, mais prudemment; ce qu'il veut dire, il le donne à entendre plutôt qu'il ne l'exprime; il s'avance, et se rétracte; il offense, et s'excuse; il évite, même dans la satire, la colère franche; vous pensez qu'il montre les dents? point du tout, c'est qu'il sourit; et, même dans le fabliau libertin, il se garde du mot trop cru; quoi qu'il dise, d'ailleurs, il sait se faire pardonner, tant il est mignard et joli. Laissez passer les siècles! Après avoir galantisé dans les rondels de Charles d'Orléans, après avoir, en compagnie de Villon, rôdé devant l'étal des rôtisseurs, ou bien, une larme à l'œil, autour du charnier des Innocents, après avoir jacassé précieusement sur la pelouse de l'Heptameron, où fleurit comme une perle la marguerite des Marguerites, et madrigalisé dans les dizains de Marot, il se plaira aux corsages à demi-dégrafés, aux jupes demi-soulevées dans les contes de La Fontaine, deviendra l'ironie des petits vers de Voltaire, sera l'épigramme de Jean-Baptiste Rousseau, et enfin, modernisé, ou vieilli, agonisera dans les couplets de vaudeville, dizains aussi, dans les « mots » des comédies, dans les nouvelles à la main des journaux. Encore amusant, je le veux bien, mais éternellement petit! Il aurait pu inventer Lilliput, n'aurait jamais pu concevoir Brogdingnac. Et

il ne serait désormais qu'une grêle chose morte, qu'une flammèche éteinte, si les poètes, parfois, dans le conte rénove, ne consentaient à lui mettre une jolie aile de feu léger! Ronsard a eu pitié de Bonaventure Desperriers.

Or, Rabelais, c'est le bouffon monstrueux. De l'esprit, allons donc, il n'en eut jamais; il est la grandiose et impudente farce. Sourire, lui? pour qui le prenez-vous? il s'esclaffe, et sa vaste joie lui secoue le ventre jusqu'à faire éclater la braguette. Nul souci des petits côtés, des mièvreries, des ingéniosités aimables. Son œil est comme un microscope sous lequel tout devient immense. Ce qu'il bafoue, il le développe éperdument. Et tel fut son amour de l'énorme qu'ayant voulu faire la parodie de son siècle, il en transforma les nains en grotesques mais formidables géants. Contre le cloître, l'église, la chaire, le trône, sa besogne ne fut pas la patience des obscurs et acharnés termites, mais l'emportement d'un taureau qui se rue, cornes en avant, dans un mugissement de joie! Et lorsque, aujourd'hui, nous portons la main sur ces antiques puissances qui crouleront tout à l'heure, si nous les sentons vaciller et trembler, c'est surtout parce qu'elles furent ébranlées jadis jusqu'en leurs fondements sous la catapulte de son rire.

Éternellement notre enthousiasme et notre recon-

naissance lui sont dus. Mais, à l'admiration pour l'œuvre, se mêle une pitié pour l'homme.

Il fut grand. Nous ne savons pas s'il fut tendre. Relisez son œuvre : tous s'y empiffrent en d'extraordinaires ripailles; tous s'y enivrent en de surhumaines buveries. Qui donc y aime? Personne. Ils courent sus, ces géants, aux belles filles grasses, dont les cuisses valent des gigots d'agnelles ou bien de truies; mais ils les accolent comme ils embrasseraient un muid, ils leur baisent la bouche comme ils humeraient le piot; ce ne sont pas des amants, ce sont des affamés; et leurs cœurs ne s'emplissent que comme des ventres. Certes, je sais ce qu'il faut croire de l'ivrognerie et du rut purement littéraires de François Rabelais; en dépit des quelques anecdotes dont on a composé la légende de sa vie, j'estime que ce colossal farceur fut un esprit grave, mélancolique même, et je le vois, jeune, dans sa cellule de moine, vieillard, dans son presbytère, écrire lentement, patiemment, ne s'interrompre que pour boire à sa cruche pleine d'eau, quand son front ruisselle par l'effort de la pensée. Non, il ne fut, en effet, ni paillard ni ivrogne! Mais, alors, pourquoi, parmi tant de pages jamais une ligne attendrie? Est-ce qu'une phrase doucement émue d'un souvenir de femme eût gâté la bouffonne harmonie du chef-d'œuvre? Ou bien faut-il

croire que, jamais, par la fenêtre du monastère ou de la cure, il ne se plut à voir passer, toute fraîche et tournant la tête à cause d'un amoureux qui la suit, la bûcheronne qui revient du bois ou la lavandière qui revient du ruisseau? Jamais quelque amie au cœur clément ne s'asseyait donc près de lui, à côté de la table chargée de livres, et ne lui souriait, vieillissante aussi, sous la lampe laborieuse? A-t-il vécu seul, l'âme pleine d'ombres, et triste, attristé encore par l'écho de son rire que lui renvoyait le monde?

Catulle Mendès s'arrêta, tout surpris d'avoir parlé si longtemps, et il n'eût point manqué de mourir de honte, — bien qu'on lui affirmât par politesse qu'il n'avait ennuyé personne, — si Madame de Cercy-Latour n'était venue à son secours, en détournant l'attention.

— Rabelaisien ou gaulois, le conte de M. Armand Silvestre est le plus amusant du monde. Mais voyez, marquise, on reste groupé comme pour écouter encore, et vous ne ferez jamais qu'une journée semblable puisse finir.

— Tout finit pourtant, dit Cypris en agitant son éventail comme une fée sa baguette, et le sceptre commence à peser à ma main. Je demande à donner un grand exemple aux monarchies et à abdiquer comme Charles Quint.

— Je proteste contre le couvent où vous pourriez vous enfermer, dit Théodore de Banville. Cypris et Colombine régneront éternellement.

— Dans l'amour et dans le rêve, fit la bonne marquise. Mais ce n'est point le cas ici, car nous ne manquons pas de prétendantes. Et, puisque nos contes vous amusent tant, je ne vois pas pourquoi nous ne recommencerions pas demain à conter de plus belle.

— Même s'il fait beau temps? dit Mademoiselle Suzanne; même s'il fait soleil?

— Assurément, fit la marquise, et puisque nous avons été entraînés par l'exemple d'une belle société florentine, rien ne saurait empêcher que nous ne le suivions jusqu'au bout. J'ai là, derrière moi, un savant qui aime les contes et qui m'assure que le temps est pris pour plus d'une semaine. Eh bien, le Décaméron n'a pas moins de dix journées. Qui veut en être?

Une douce clameur approbative s'éleva de cette aimable compagnie, et la question parut résolue. On invita Cypris à désigner la Reine qui devait lui succéder. Elle se recueillit un moment, et, faisant le geste de détacher le diadème imaginaire de sa tête blonde, elle se tourna vers Madame de Berqueneuse, dont les beaux yeux noirs s'éclairèrent. Car on n'est pas couronnée impunément.

— J'accepte la royauté, sans aucune modestie,

dit-elle. Mais je m'appellerai Sapho, et les contes qu'on fera demain nous parleront des ateliers et des artistes. Le champ à explorer est vaste, et le roi que mon nom m'impose nous en a montré le chemin.

Alphonse Daudet s'avança, peut-être pour arrêter l'éloge qui commençait à fleurir sur les lèvres de la dame, et s'engagea à s'acquitter dès le lendemain des devoirs que lui imposait sa royauté.



TABLE



Achevé d'imprimer

le vingt septembre mil huit cent quatre-vingt-quatre

PAR CH. UNSINGER

POUR

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS